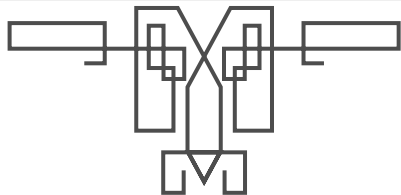


LIMINAL
ONIRIQUE

GÉOGRAPHIQUE
MYSTIQUE

N.U.I.E 2024



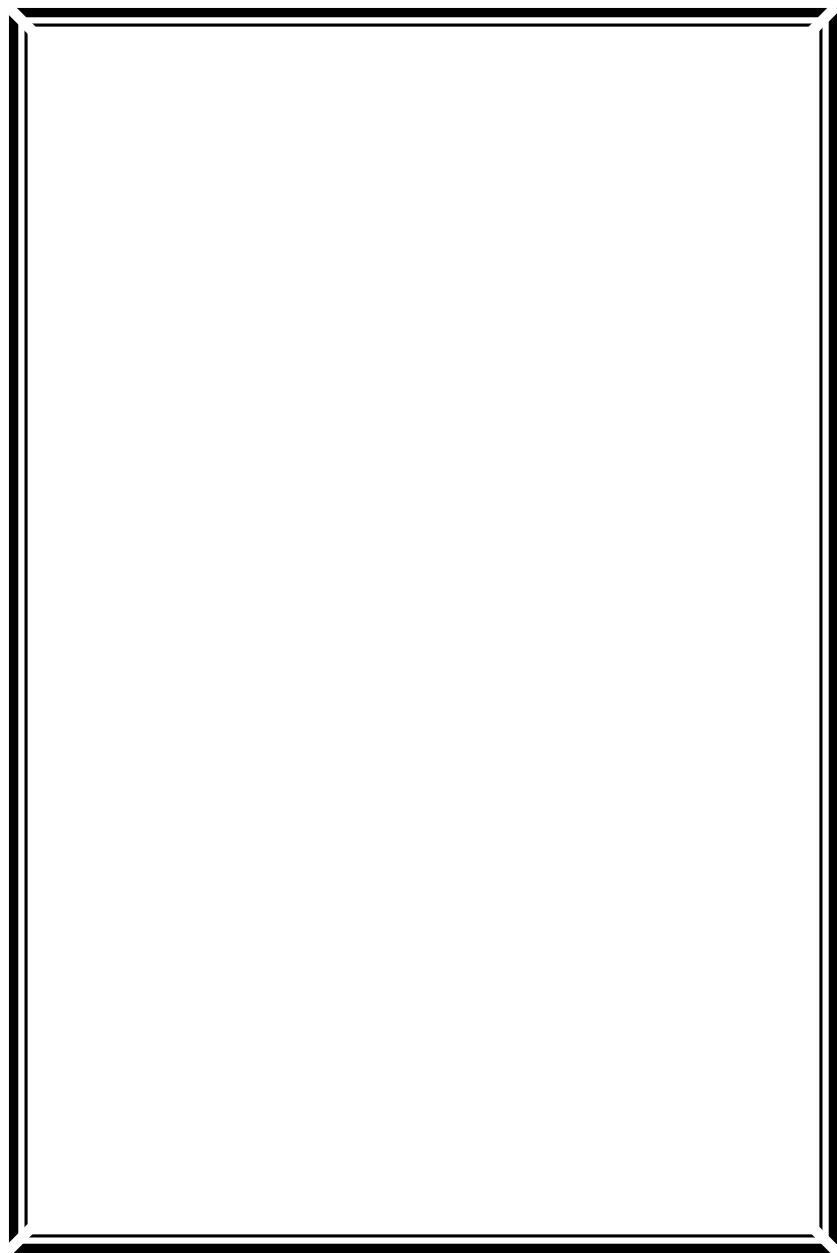


TABLE DES MATIÈRES

L'INVITATION AU VOYAGE,	4
LA PLAINE	6
VERS LE FUTUR	9
LE FABLIAU DE COCAGNE.....	11
COLLOQUE ENTRE MONOS ET UNA	16
VASSILISSA LA-TRÈS-BELLE	25
CATILINAIRES	33
LE SONGE DE SCIPION L'AFRICAIN	38
L'ALEPH	42
TLÖN UQBAR ORBIS TERTIUS.....	44
OÙ EST L'AGARTTHA?.....	46
L'AQUARIUM DE LA NUIT	49
L'ÎLE DES DRAGONS	51
LA MAISON BRÛLÉE	55
MARIAGE DU CIEL ET DE L'ENFER.....	58
LE CHÂTEAU	62
LOCUS SOLUS	70
DE L'AVENIR DE LA GUERRE	78
DE LA GUERRE ET DU FUTUR.....	86
DIALOGUE AVEC UNE IA	90
MANIFESTE DE ZAD	96
OBÉRON	100
CONCLUSIONS	107

**L'INVITATION AU VOYAGE,
FLEURS DU MAL, CHARLES
BAUDELAIRE, 1857**

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
À l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
— Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

LA PLAINE, LES VILLES TENTACULAIRES, EMILE VERHAEREN, 1895

La plaine est morne et ses chaumes et granges
Et ses fermes dont les pignons sont vermoulus,
La plaine est morne et lasse et ne se défend plus,
La plaine est morne et morte — et la ville la mange.

Formidables et criminels,
Les bras des machines hyperboliques.
Fauchant les blés évangéliques,
Ont effrayé le vieux semeur mélancolique
Dont le geste semblait d'accord avec le ciel.

L'orde fumée et ses haillons de suie
Ont traversé le vent et l'ont sali :
Un soleil pauvre et avili
S'est comme usé en de la pluie.

Et maintenant, où s'étageaient les maisons claires
Et les vergers et les arbres allumés d'or,
On aperçoit, à l'infini, du sud au nord,
La noire immensité des usines rectangulaires.

Telle une bête énorme et taciturne
Qui bourdonne derrière un mur,
Le ronflement s'entend, rythmique et dur,
Des chaudières et des meules nocturnes ;
Le sol vibre, comme s'il fermentait
Le travail bout comme un forfait,
L'égout charrie une fange velue
Vers la rivière qu'il pollue ;
Un supplice d'arbres écorchés vifs
Se tord, bras convulsifs,
En façade, sur le bois proche ;

L'ortie épuise aux cœurs sablons et oche
Et les fumiers, toujours plus hauts, de résidus :
Ciments huileux, platras pourris, moellons fendus,
Au long de vieux fossés et de berges obscures
Lèvent, le soir, leurs monuments de pourritures.

Sous des hangars tonnants et lourds,
Les nuits, les Jours,
Sans air et sans sommeil,
Des gens peinent loin du soleil :
Morceaux de vie en l'énorme engrenage,
Morceaux de chair fixée, ingénieusement,
Pièce par pièce, étage par étage,
De l'un à l'autre bout du vaste tournoiement.
Leurs yeux, ils sont les yeux de la machine,
Leurs dos se ploient sous elle et leurs échines,
Leurs doigts volontaires, qui se compliquent
De mille doigts précis et métalliques,
S'usent si fort en leur effort,
Sur la matière carnassière,
Qu'ils y laissent, à tout moment,
Des empreintes de rage et des gouttes de sang.

Dites ! l'ancien labeur pacifique, dans l'Août
Des seigles mûrs et des avoines rousses,
Avec les bras au clair, le front debout
Dans l'or des blés qui se retrousse
Vers l'horizon torride où le silence bout.

Dites ! le repos tiède et les midis élus,
Tressant de l'ombre pour les siestes.
Sous les branches, dont les vents prestes
Rythment, avec lenteur, les grands gestes feuillus,
Dites, la plaine entière ainsi qu'un jardin gras,
Toute folle d'oiseaux éparpillés dans la lumière,
Qui la chantent, avec leurs voix plénières,

Si près du ciel qu'on ne les entend pas.

Mais aujourd'hui, la plaine, elle est finie ;
La plaine, est morne et ne se défend plus :
Le flux des ruines et leurs reflux
L'ont submergée, avec monotonie.

On ne rencontre, au loin, qu'enclos rapiécés
Et chemins noirs de houille et de scories
Et squelettes de métairies
Et trains coupant soudain des villages en deux.

Les Madones ont tu leurs voix d'oracle
Au coin du bois, parmi les arbres ;
Et les vieux saints et leur socle de marbre
Ont chu dans les fontaines à miracles.

Et tout est là, comme des cercueils vides
Et détraqués et dispersés par l'étendue,
Et tout se plaint ainsi que les défunts perdus
Qui sanglotent le soir dans la bruyère humide.

Hélas ! la plaine, hélas ! elle est finie !
Et ses clochers sont morts et ses moulins perclus.
La plaine, hélas ! elle a toussé son agonie
Dans les derniers hoquets d'un angelus.

**VERS LE FUTUR,
LES VILLES TENTACULAIRES,
ÉMILE VERHAEREN, 1895**

Ô race humaine aux destins d'or vouée,
As-tu senti de quel travail formidable et battant,
Soudainement, depuis cent ans,
Ta force immense est secouée ?

L'acharnement à mieux chercher, à mieux savoir,
Fouille comme à nouveau l'ample forêt des êtres,
Et malgré la broussaille où tel pas s'enchevêtre
L'homme conquiert sa loi des droits et des devoirs.

Dans le ferment, dans l'atome, dans la poussière,
La vie énorme est recherchée et apparaît.
Tout est capté dans une infinité de rets
Que serre ou que distend l'immortelle matière.

Héros, savant, artiste, apôtre, aventurier,
Chacun troue à son tour le mur noir des mystères
Et grâce à ces labeurs groupés ou solitaires,
L'être nouveau se sent l'univers tout entier.

Et c'est vous, vous les villes,
Debout
De loin en loin, là-bas, de l'un à l'autre bout
Des plaines et des domaines,
Qui concentrez en vous assez d'humanité,
Assez de force rouge et de neuve clarté,
Pour enflammer de fièvre et de rage fécondes
Les cervelles patientes ou violentes
De ceux
Qui découvrent la règle et résument en eux
Le monde.

L'esprit de la campagne était l'esprit de Dieu ;
Il eut la peur de la recherche et des révoltes,
Il chut ; et le voici qui meurt, sous les essieux
Et sous les chars en feu des nouvelles récoltes.

La ruine s'installe et souffle aux quatre coins
D'où s'acharnent les vents, sur la plaine finie,
Tandis que la cité lui soutire de loin
Ce qui lui reste encor d'ardeur dans l'agonie.

L'usine rouge éclate où seuls brillaient les champs ;
La fumée à flots noirs rase les toits d'église ;
L'esprit de l'homme avance et le soleil couchant
N'est plus l'hostie en or divin qui fertilise.

Renâîtront-ils, les champs, un jour, exorcisés
De leurs erreurs, de leurs affres, de leur folie ;
Jardins pour les efforts et les labeurs lassés,
Coupes de clarté vierge et de santé remplies ?

Referont-ils, avec l'ancien et bon soleil,
Avec le vent, la pluie et les bêtes serviles,
En des heures de sursaut libre et de réveil,
Un monde enfin sauvé de l'emprise des villes ?

Ou bien deviendront-ils les derniers paradis
Purgés des dieux et affranchis de leurs présages,
Où s'en viendront rêver, à l'aube et aux midis,
Avant de s'endormir dans les soirs clairs, les sages ?

En attendant, la vie ample se satisfait
D'être une joie humaine, effrénée et féconde ;
Les droits et les devoirs ? Rêves divers que fait,
Devant chaque espoir neuf, la jeunesse du monde !

LE FABLIAU DE COCAGNE, VERS 1250

Ancien français tardif :

Entor l'Apostole de Rome
Alai por penitance querre,
Si m'envoia en une terre
Là où je vi mainte merveille :
Or oiez comment s'apareille
Li pueples qui où païs maint.
Je cuit que Diex et tuit si saint
L'ont miex benéie et sacrée
Que il n'ont une autre contrée.
Li pais a à non Coquaigne,
Qui plus i dort, plus i gaigne:
Cil qui dort jusqu'à miedi,
Gaigne cinc sols et demi.
De bars, de saumons et d'aloses
Sont toutes les mesons encloses;
Li chevron i sont d'esturgons,
Les couvertures de bacons,
Et les lates sont de saussices.
Moult a où païs de delices,
Quar de hastes et de courz os
I sont li blé trestuit enclos;
Par les rues vont rostissant
Les crasses oes et tornant
Tout par eles, et tout adès
Les siut la blanche aillie après,
Et si vo di que totesvoies
Par les chemins et par les voies
Et desus blanches napes mises:
Si puet-l'en et boivre et mangier
Tuit cel qui vuelent sanz dangier
Sanz contredit et sanz deffense
Prent chascuns quanque son cuer pense,
Li uns poisson, li autres char,

S'il en voloit chargier un char
Si l'auroit-il à son talent;
Char de cerf ou d'oyssel volant
Qui vuet en rost, qui vuet en pot,
Ne jà n'i paieront escot,
N'après mengier n'i conteront
Ausi come en cest païs font:
C'est fine véritez provée
Qu'en la terre benéurée
Cort une riviere de vin.
La gent ne sont mie lanier,
Ainçois i sont preu et cortois.
Six semaines a en un mois
Et quatre Pasques a en l'an,
Et quatre festes saint Jehan,
Et s'a en l'an quatre vendenges,
Toz jors festes et diemanches,
Quatre Toz-Sainz, quatre Noex,
Et quatre Chandeliers anuex,
Et quatre quaresmiaux-prenanz,
Et un quaresme a en vint anz,
Et cil est à juner si bons,
Que chascuns i a toz ses bons;
Dès le matin jusqu'après non
Mangue ce que Dex li done,
Char ou poisson ou autre chose
Que nus defendre ne lor ose.
Ne cuidiez pas que ce soit gas,
Jà n'iert ne si haut ne si bas,
Qui de gaaingner soit en paine:
Trois fois i pluet en la semaine
Une ondée de flaons chaux
Dont jà ne cheveluz ne chaux
N'iert destornez, jel' sai de voir,
Ainz en prent tout à son voloir;
Et tant est li païs pleniens

Que les borsées de deniers
I gisent contreval les chanz;
De marbotins et de besans
I trueve-l'en tot por noient,
Nus n'i achate ne ne vent.
Les fames i par sont tant beles,
Les Dames et les Damoiseles
Prent chascuns qui à faire en a,
Jà nus ne s'en corroucera,
Et si en fet à son plesir
Tant come il vuet et par lesir;
Jà por ce n'en seront blasmée,
Ainz en sont moult plus honorée
Et s'il avient par aventure
Qu'une Dame mete sa cure
A un home que ele voie,
Ele le prent en mi la voie
Et si en fet sa volenté.

Français moderne :

Chez l'apôtre de Rome
Je suis allé quérir pénitence,
Il m'envoya à une terre
Où je vis mainte merveille:
Maintenant écoutez comment font
Les habitants de ce pays.
Je crois Dieu et tous ses saints
L'ont mieux bénie et sacrée
Que toute autre contrée.
Ce pays a pour nom Cocagne;
Plus on y dort, plus on y gagne:
Celui qui dort jusqu'à midi,
Gagne cinq euros et demi !
De bars, de saumons et d'aloses
Sont les murs de toutes les maisons;
Les chevrons sont d'esturgeons,

Les toitures de lard,
Et les clôtures de saucisses.
Beaucoup plus existe au pays de délices,
Car de rôtis et de jambon
Sont enclos les champs de blé;
Par les rues vont se rôtissant de grasses oies qui tournent
Sur elles-mêmes, arrosées
D'une blanche sauce à l'ail.
Je vous dis que partout,
Sur les chemins et les rues,
On trouve des tables dressées
Avec des nappes blanches,
Où peuvent boire et manger
Tous ceux qui veulent, gracieusement;
Sans contredit et sans interdiction
Chacun prend tout ce que son coeur souhaite,
Certains du poisson, d'autres de la viande;
Si quelqu'un veut remplir un char
Il le fera à son gré;
Viande de cerf ou d'oiseau volant,
Rôtie ou en ragoût,
Il ne paiera pas d'écot
Ni après avoir mangé,
C'est ainsi qu'on fait au pays.
C'est une pure vérité prouvée
Qu'en cette terre heureuse
Coule un ruisseau de vin.
Là, les gens ne sont pas vils,
Au contraire sont vertueux et courtois.
Là, un mois a six semaines,
Un an a quatre Pâques
Et quatre fêtes de Saint-Jean.
Une année a quatre vendanges,
Tous les jours fériés et dimanches,
Quatre Toussaints, quatre Noël's,
Quatre Chandeleurs, Quatre Carnavals,

Et un Carême tous les vingt ans,
Quand il est agréable de jeûner
Car chacun garde ses biens;
Depuis matines jusqu'après none
On mange ce que Dieu donne,
Viande, poisson ou autre,
Car personne n'ose l'interdire.
Ne pensez pas que c'est une blague,
Jamais, quelle que soit sa condition,
Personne ne souffre du jeûne:
Trois jours par semaine il pleut
Une ondée de flans chauds
Dont ni chevelus ni chauves
Ne se détournent, je le sais pour le voir,
Au contraire, ils prennent tout à volonté.
Le pays est si riche
Que des bourses pleines de deniers
Gisent le long des champs;
Maravédís et besants
Sont trouvés partout, inutiles:
Là, personne n'achète ni ne vend.
Les femmes y sont si belles,
Mûres et jeunes
Chacun prend celles qui lui conviennent,
Personne n'en sera courroucé.
Chacun satisfait son plaisir
Comme il le souhaite et à loisir;
Elles n'en seront pas blâmées,
Mais beaucoup plus honorées.
Et s'il arrive par hasard
Qu'une femme s'intéresse
À un homme qu'elle voit,
Elle le prend au milieu de la rue
Et satisfait son désir.

**COLLOQUE ENTRE MONOS ET
UNA, NOUVELLES HISTOIRES
EXTRAORDINAIRES,
EDGAR ALLAN POE,
TRADUCTION PAR CHARLES
BAUDELAIRE, 1884**

Choses futures.
Sophocle. — Antigone.

una. — Ressuscité ?

monos. — Oui, très belle et très adorée Una, ressuscité. Tel était le mot sur le sens mystique duquel j'avais si longtemps médité, repoussant les explications de la prêtraille jusqu'à tant que la mort elle-même vînt résoudre l'énigme pour moi.

una. — La Mort !

monos. — Comme tu fais étrangement écho à mes paroles, douce Una ! J'observe aussi une vacillation dans ta démarche, — une joyeuse inquiétude dans tes yeux. Tu es troublée, oppressée par la majestueuse nouveauté de la Vie éternelle. Oui, c'était de la Mort que je parlais. Et comme ce mot résonne singulièrement ici, ce mot qui jadis portait l'angoisse dans tous les cœurs, — jetais une tache sur tous les plaisirs !

una. — Ah ! la Mort, le spectre qui s'asseyait à tous les festins ! Que de fois, Monos, nous nous sommes perdus en méditations sur sa nature ! Comme il se dressait, mystérieux contrôleur, devant le bonheur humain, lui disant : « Jusque-là, et pas plus loin ! » Cet ardent amour mutuel, mon Monos, qui brûlait dans nos poitrines, comme vainement nous nous étions flattés, nous sentant si heureux sitôt qu'il prit naissance, de voir notre bonheur grandir de sa force ! Hélas ! il grandit, cet amour, et avec lui grandissait dans nos cœurs la terreur de l'heure fatale qui accourait pour nous séparer à jamais ! Ainsi, avec le temps, aimer devint une douleur. Pour lors, la haine nous eût été une miséricorde.

monos. — Ne parle pas ici de ces peines, chère Una, — mienne

maintenant, mienne pour toujours !

una. — Mais n'est-ce pas le souvenir du chagrin passé qui fait la joie du présent ? Je voudrais parler longtemps, longtemps encore, des choses qui ne sont plus. Par-dessus tout, je brûle de connaître les incidents de ton voyage à travers l'Ombre et la noire Vallée.

monos. — Quand donc la radieuse Una demanda-t-elle en vain quelque chose à son Monos ? Je raconterai tout minutieusement ; — mais à quel point doit commencer le récit mystérieux ?

una. — À quel point ?

monos. — Oui, à quel point ?

una. — Je te comprends, Monos. La Mort nous a révélé à tous deux le penchant de l'homme à définir l'indéfinissable. Je ne dirai donc pas : Commence au point où cesse la vie, — mais : Commence à ce triste, triste moment où, la fièvre t'ayant quitté, tu tombas dans une torpeur sans souffle et sans mouvement, et où je fermai tes paupières pâlies avec les doigts passionnés de l'amour.

monos. — Un mot d'abord, mon Una, relativement à la condition générale de l'homme à cette époque. Tu te rappelles qu'un ou deux sages parmi nos ancêtres, — sages en fait, quoique non pas dans l'estime du monde, — avaient osé douter de la propriété du mot Progrès, appliqué à la marche de notre civilisation. Chacun des cinq ou six siècles qui précédèrent notre mort vit, à un certain moment, s'élever quelque vigoureuse intelligence luttant bravement pour ses principes dont l'évidence illumine maintenant notre raison, insolente affranchie remise à son rang, — principes qui auraient dû apprendre à notre race à se laisser guider par les lois naturelles plutôt qu'à les vouloir contrôler. À de longs intervalles apparaissaient quelques esprits souverains, pour qui tout progrès dans les sciences pratiques n'était qu'un recul dans l'ordre de la véritable utilité. Parfois, l'esprit poétique, — cette faculté, la plus sublime de toutes, nous savons cela maintenant, — puisque des vérités de la plus haute importance ne pouvaient nous être révélées que par cette Analogie, dont l'éloquence, irrécusable pour l'imagination, ne dit rien à la raison infirme et solitaire, — parfois, dis-je, cet esprit poétique prit les devants sur une philosophie tâtonnière et entendit dans la parabole mystique de l'arbre de la science et de son fruit défendu, qui engendre la mort, un avertissement clair, à savoir que la science

n'était pas bonne pour l'homme pendant la minorité de son âme. Et ces hommes, — les poètes, — vivant et mourant parmi le mépris des utilitaires, rudes pédants qui usurpaient un titre dont les méprisés seuls étaient dignes, les poètes reportèrent leurs rêveries et leurs sages regrets vers ces anciens jours où nos besoins étaient aussi simples que pénétrantes nos jouissances, — où le mot gaieté était inconnu, tant l'accent du bonheur était solennel et profond ! — jours saints, augustes et bénis, où les rivières azurées coulaient à pleins bords entre les collines intactes et s'enfonçaient au loin dans les solitudes des forêts primitives, odorantes, inviolées.

Cependant, ces nobles exceptions à l'absurdité générale ne servirent qu'à la fortifier par l'opposition. Hélas ! nous étions descendus dans les pires jours de tous nos mauvais jours. Le grand mouvement — tel était l'argot du temps — marchait : perturbation morbide, morale et physique. L'art, — les arts, veux-je dire, furent élevés au rang suprême, et, une fois installés sur le trône, ils jetèrent des chaînes sur l'intelligence qui les avait élevés au pouvoir. L'homme, qui ne pouvait pas ne pas reconnaître la majesté de la Nature, chanta naïvement victoire à l'occasion de ses conquêtes toujours croissantes sur les éléments de cette même Nature. Aussi bien, pendant qu'il se pavanait et faisait le dieu, une imbécillité enfantine s'abattait sur lui. Comme on pouvait le prévoir depuis l'origine de la maladie, il fut bientôt infecté de systèmes et d'abstractions ; il s'empêtra dans des généralités. Entre autres idées bizarres, celle de l'égalité universelle avait gagné du terrain ; et, à la face de l'Analogie et de Dieu, — en dépit de la voix haute et salutaire des lois de gradation qui pénètrent si vivement toutes choses sur la Terre et dans le Ciel, — des efforts insensés furent faits pour établir une Démocratie universelle. Ce mal surgit nécessairement du mal premier : la Science. L'homme ne pouvait pas en même temps devenir savant et se soumettre. Cependant, d'innombrables cités s'élevèrent, énormes et fumeuses. Les vertes feuilles se recroquevillèrent devant la chaude haleine des fourneaux. Le beau visage de la Nature fut déformé comme par les ravages de quelque dégoûtante maladie. Et il me semble, ma douce Una, que le sentiment, même assoupi, du forcé et du cherché trop loin aurait dû nous arrêter à ce point. Mais il paraît qu'en pervertissant notre goût, ou plutôt en négligeant de le cultiver dans

les écoles, nous avons follement parachevé notre propre destruction. Car, en vérité, c'était dans cette crise que le goût seul, — cette faculté qui, marquant le milieu entre l'intelligence pure et le sens moral, n'a jamais pu être méprisée impunément, — c'était alors que le goût seul pouvait nous ramener doucement vers la Beauté, la Nature et la Vie. Mais, hélas ! pur esprit contemplatif et majestueuse intuition de Platon ! hélas ! compréhensive Mousikê, qu'il regardait à juste titre comme une éducation suffisante pour l'âme ! hélas ! où étiez-vous ? C'était quand vous aviez tous les deux disparu dans l'oubli et le mépris universels qu'on avait le plus désespérément besoin de vous !

Pascal, un philosophe que nous aimons tous deux, chère Una, a dit — avec quelle vérité ! — que tout raisonnement se réduit à céder au sentiment ; et il n'eût pas été impossible, si l'époque l'avait permis, que le sentiment du naturel eût repris son vieil ascendant sur la brutale raison mathématique des écoles. Mais cela ne devait pas être. Prematurément amenée par des orgies de science, la décrépitude du monde approchait. C'est ce que ne voyait pas la masse de l'humanité, ou ce que, vivant goulûment, quoique sans bonheur, elle affectait de ne pas voir. Mais, pour moi, les annales de la Terre m'avaient appris à attendre la ruine la plus complète comme prix de la plus haute civilisation. J'avais puisé dans la comparaison de la Chine, simple et robuste, avec l'Assyrie architecte, avec l'Égypte astrologue, avec la Nubie plus subtile encore, mère turbulente de tous les arts, la prescience de notre Destinée. Dans l'histoire de ces contrées, j'avais trouvé un rayon de l'Avenir. Les spécialités industrielles de ces trois dernières étaient des maladies locales de la Terre, et la ruine de chacune a été l'application du remède local ; mais, pour le monde infecté en grand, je ne voyais de régénération possible que dans la mort. Or, l'homme ne pouvant pas, en tant que race, être anéanti, je vis qu'il lui fallait renaître.

Et c'était alors, ma très belle et ma très chère, que nous plongeions journellement notre esprit dans les rêves. C'était alors que nous discourions, à l'heure du crépuscule, sur les jours à venir, — quand l'épiderme de la Terre, cicatrisé par l'Industrie, ayant subi cette purification qui seule pouvait effacer ses abominations rectangulaires, serait habillé à neuf avec les verdure, les collines et les eaux souriantes du Paradis, et redeviendrait une habitation convenable pour

l'homme, — pour l'homme, purgé par la Mort, — pour l'homme dont l'intelligence ennoblie ne trouverait plus un poison dans la science, — pour l'homme racheté, régénéré, béatifié, désormais immortel, et cependant encore revêtu de matière.

una. — Oui, je me rappelle bien ces conversations, cher Monos ; mais l'époque du feu destructeur n'était pas aussi proche que nous nous l'imaginions, et que la corruption dont tu parles nous permettait certainement de le croire. Les hommes vécurent, et ils moururent individuellement. Toi-même, vaincu par la maladie, tu as passé par la tombe, et ta constante Una t'y a promptement suivi ; et, bien que nos sens assoupis n'aient pas été torturés par l'impatience et n'aient pas souffert de la longueur du siècle qui s'est écoulé depuis et dont la révolution finale nous a rendus l'un à l'autre, cependant, cher Monos, cela a fait encore un siècle.

monos. — Dis plutôt un point dans le vague infini. Incontestablement, ce fut pendant la décrépitude de la Terre que je mourus. Le cœur fatigué d'angoisses qui tiraient leur origine du désordre et de la décadence générale, je succombai à la cruelle fièvre. Après un petit nombre de jours de souffrance, après maints jours pleins de délire, de rêves et d'extases dont tu prenais l'expression pour celle de la douleur, pendant que je ne souffrais que de mon impuissance à te détromper, — après quelques jours, je fus, comme tu l'as dit, pris par une léthargie sans souffle et sans mouvement, et ceux qui m'entouraient dirent que c'était la Mort.

Les mots sont choses vagues. Mon état ne me privait pas de sentiment ; il ne me paraissait pas très différent de l'extrême quiétude de quelqu'un qui, ayant dormi longtemps et profondément, immobile, prostré dans l'accablement de l'ardent solstice, commence à rentrer lentement dans la conscience de lui-même ; il y glisse, pour ainsi dire, par le seul fait de l'insuffisance de son sommeil, et sans être éveillé par le mouvement extérieur.

Je ne respirais plus. Le poulx était immobile. Le cœur avait cessé de battre. La volition n'avait point disparu, mais elle était sans efficacité. Mes sens jouissaient d'une activité insolite, quoique l'exerçant d'une manière irrégulière et usurpant réciproquement leurs fonctions au hasard. Le goût et l'odorat se mêlaient dans une confusion inextricable

et ne formaient plus qu'un seul sens anormal et intense. L'eau de rose, dont ta tendresse avait humecté mes lèvres au moment suprême, me donnait de douces idées de fleurs, — fleurs fantastiques infiniment plus belles qu'aucune de celles de la vieille Terre, et dont nous voyons aujourd'hui fleurir les modèles autour de nous. Les paupières, transparentes et exsangues, ne faisaient pas absolument obstacle à la vision. Comme la volition était suspendue, les globes ne pouvaient pas rouler dans leurs orbites, — mais tous les objets situés dans la portée de l'hémisphère visuel étaient perçus plus ou moins distinctement, les rayons qui tombaient sur la rétine externe, ou dans le coin de l'œil, produisant un effet plus vif que ceux qui frappaient la surface interne ou l'attaquaient de face. Toutefois, dans le premier cas, cet effet était si anormal, que je l'appréciais seulement comme un son, — un son doux et discordant, suivant que les objets qui se présentaient à mon côté étaient lumineux ou revêtus d'ombre, — arrondis ou d'une forme anguleuse. En même temps, l'ouïe, quoique surexcitée, n'avait rien d'irrégulier dans son action, et elle appréciait les sons réels avec une précision non moins hyperbolique que sa sensibilité. Le toucher avait subi une modification plus régulière. Il ne recevait ses impressions que lentement, mais les retenait opiniâtrement, et il en résultait toujours un plaisir physique des plus prononcés. Ainsi la pression de tes doigts, si doux sur mes paupières, ne fut d'abord perçue que par l'organe de la vision ; mais, à la longue, et longtemps après qu'ils se furent retirés, ils remplirent mon être d'un délice sensuel inappréciable. Je dis : d'un délice sensuel : toutes mes perceptions étaient purement sensuelles. Quant aux matériaux fournis par les sens au cerveau passif, l'intelligence morte, inhabile à les mettre en œuvre, ne leur donnait aucune forme. Il entraînait dans tout cela un peu de douleur et beaucoup de volupté ; mais de peine ou de plaisir moraux, pas l'ombre. Ainsi, tes sanglots impétueux flottaient dans mon oreille avec toutes leurs plaintives cadences, et ils étaient appréciés par elle dans toutes leurs variations de ton mélancolique ; mais c'étaient de suaves notes musicales et rien de plus ; ils n'apportaient à la raison éteinte aucune notion des douleurs qui leur donnaient naissance, pendant que la large et incessante pluie de larmes qui tombait sur ma face, et qui pour tous les assistants témoignait d'un cœur brisé, pénétrait simplement d'extase chaque

fibre de mon être. Et, en vérité, c'était bien là la Mort, dont les témoins parlaient à voix basse et révérencieusement, — et toi, ma douce Una, d'une voix convulsive, pleine de sanglots et de cris.

On m'habilla pour la bière : trois ou quatre figures sombres qui voletaient çà et là d'une manière affairée. Quand elles traversaient la ligne directe de ma vision, elles m'affectaient comme formes ; mais, quand elles passaient à mon côté, leurs images se traduisaient dans mon cerveau en cris, gémissements, et autres expressions lugubres de terreur, d'horreur ou de souffrance. Toi seule, avec ta robe blanche, ondoyante, dans quelque direction que ce fût, tu t'agitais toujours musicalement autour de moi.

Le jour baissait ; et, comme la lumière allait s'évanouissant, je fus pris d'un vague malaise, — d'une anxiété semblable à celle d'un homme qui dort quand des sons réels et tristes tombent incessamment dans son oreille, — des sons de cloche lointains, solennels, à des intervalles lointains mais égaux, et se mariant à des rêves mélancoliques. La nuit vint, et avec ses ombres une lourde désolation. Elle oppressait mes organes comme un poids énorme, et elle était palpable. Il y avait aussi un son lugubre, assez semblable à l'écho lointain du ressac de la mer, mais plus soutenu, qui, commençant dès le crépuscule, s'était accru avec les ténèbres. Soudainement des lumières furent apportées dans la chambre, et aussitôt cet écho prolongé s'interrompit, se transforma en explosions fréquentes, inégales, de même son, mais moins lugubre et moins distinct. L'écrasante oppression était en grande partie allégée ; et je sentis, jaillissant de la flamme de chaque lampe, — car il y en avait plusieurs, — un chant d'une monotonie mélodieuse couler incessamment dans mes oreilles. Et, quand, approchant alors, chère Una, du lit sur lequel j'étais étendu, tu t'assis gracieusement à mon côté, soufflant le parfum de tes lèvres exquises, et les appuyant sur mon front, — quelque chose s'éleva dans mon sein, quelque chose de tremblant, de confondu avec les sensations purement physiques engendrées par les circonstances, quelque chose d'analogue à la sensibilité elle-même, — un sentiment qui appréciait à moitié ton ardent amour et ta douleur, et leur répondait à moitié ; mais cela ne prenait pas racine dans le cœur paralysé ; cela semblait plutôt une ombre qu'une réalité ; cela s'évanouit promptement, d'abord dans une extrême quiétude, puis dans un plaisir

purement sensuel comme auparavant.

Et alors, du naufrage et du chaos des sens naturels parut s'élever en moi un sixième sens, absolument parfait. Je trouvais dans son action un étrange délice, — un délice toujours physique toutefois, l'intelligence n'y prenant aucune part. Le mouvement dans l'être animal avait absolument cessé. Aucune fibre ne tremblait, aucun nerf ne vibrail, aucune artère ne palpitait. Mais il me semblait que dans mon cerveau était né ce quelque chose, dont aucuns mots ne peuvent traduire à une intelligence purement humaine une conception même confuse. Permetts-moi de définir cela : vibration du pendule mental. C'était la personnification morale de l'idée humaine abstraite du Temps. C'est par l'absolue égalisation de ce mouvement, — ou de quelque autre analogue, — que les cycles des globes célestes ont été réglés. C'est ainsi que je mesurai les irrégularités de la pendule de la cheminée et des montres des personnes présentes. Leurs tic tac remplissaient mes oreilles de leurs sonorités. Les plus légères déviations de la mesure juste, — et ces déviations étaient obsédantes, — m'affectaient exactement comme, parmi les vivants, les violations de la vérité abstraite affectaient mon sens moral. Quoiqu'il n'y eût pas dans la chambre deux mouvements qui marquassent ensemble exactement leurs secondes, je n'éprouvais aucune difficulté à retenir imperturbablement dans mon esprit le timbre de chacun et leurs différences relatives. Et ce sentiment de la durée, vif, parfait, existant par lui-même, indépendamment d'une série quelconque de faits (mode d'existence inintelligible peut-être pour l'homme), — cette idée, — ce sixième sens, surgissant de mes ruines, était le premier pas sensible, décisif, de l'âme intemporelle sur le seuil de l'Éternité.

Il était minuit ; et tu étais toujours assise à mon côté. Tous les autres avaient quitté la chambre de Mort. Ils m'avaient déposé dans la bière. Les lampes brûlaient en vacillant ; cela se traduisait en moi par le tremblement des chants monotones. Mais tout à coup ces chants diminuèrent de netteté et de volume. Finalement, ils cessèrent. Le parfum mourut dans mes narines. Aucunes formes n'affectèrent plus ma vision. Ma poitrine fut dégagée de l'oppression des Ténèbres. Une sourde commotion, comme celle de l'électricité, pénétra dans mon corps et fut suivie d'une disparition totale de l'idée du toucher. Tout ce qui

restait de ce que l'homme appelle sens se fondit dans la seule conscience de l'entité et dans l'unique et immuable sentiment de la durée. Le corps périssable avait été enfin frappé par la main de l'irréparable Destruction.

Et pourtant toute sensibilité n'avait pas absolument disparu ; car la conscience et le sentiment subsistants suppléaient quelques-unes de ses fonctions par une intuition léthargique. J'appréciais l'affreux changement qui commençait à s'opérer dans la chair ; et, comme l'homme qui rêve a quelquefois conscience de la présence corporelle d'une personne qui se penche vers lui, ainsi, ma douce Una, je sentais, toujours sourdement que tu étais assise près de moi. De même aussi, quand vint la douzième heure du second jour, je n'étais pas tout à fait inconscient des mouvements qui suivirent ; tu t'éloignas de moi ; on m'enferma dans la bière ; on me déposa dans le corbillard ; on me porta au tombeau ; on m'y descendit ; on amoncela pesamment la terre sur moi, et on me laissa, dans le noir et la pourriture, à mes tristes et solennels sommeils en compagnie du ver.

Et là, dans cette prison qui a peu de secrets à révéler, se déroulèrent les jours et les semaines, et les mois ; et l'âme guettait scrupuleusement chaque seconde qui s'envolait, et sans effort enregistrait sa fuite, — sans effort et sans objet.

Une année s'écoula. La conscience de l'être était devenue graduellement plus confuse, et celle de localité avait en grande partie usurpé sa place. L'idée d'entité s'était noyée dans l'idée de lieu. L'étroit espace qui confinait ce qui avait été le corps devenait maintenant le corps lui-même. À la longue, comme il arrive souvent à l'homme qui dort (le sommeil et le monde du sommeil sont les seules figurations de la Mort), à la longue, comme il arrivait sur la terre à l'homme profondément endormi, quand un éclair de lumière le faisait tressaillir dans un demi-réveil, le laissant à moitié roulé dans ses rêves, de même pour moi, dans l'étroit embrassement de l'Ombre, vint cette lumière de l'Amour immortel ! Des hommes vinrent travailler au tombeau qui m'enfermait dans sa nuit. Ils enlevèrent la terre humide. Sur mes os poudroyants descendit la bière d'Una.

Et puis, une fois encore, tout fut néant. Cette lueur nébuleuse s'était éteinte. Cet imperceptible frémissement s'était évanoui dans

l'immobilité. Bien des lustres se sont écoulés. La poussière est retournée à la poussière. Le ver n'avait plus rien à manger. Le sentiment de l'être avait à la longue entièrement disparu, et à sa place, — à la place de toutes choses, — régnaient, suprêmes et éternels autocrates, le Lieu et le Temps. Pour ce qui n'était pas, — pour ce qui n'avait pas de forme, — pour ce qui n'avait pas de pensée, — pour ce qui n'avait pas de sentiment, — pour ce qui était sans âme et ne possédait plus un atome de matière, — pour tout ce néant et toute cette immortalité, le tombeau était encore un habitacle, — les heures corrosives, une société.

VASSILISSA LA-TRÈS-BELLE, CONTES POPULAIRES RUSSES, ALEXANDRE AFANASSIEV, 1958

Il était une fois un marchand. En douze ans de mariage, il n'eut qu'une fille, Vassilissa la-très-belle. Sa femme mourut alors que la petite avait huit ans. Sentant approcher sa fin, la mère l'appela, prit une petite poupée cachée sous sa couverture et dit à Vassilissa :

- Écoute mes dernières paroles, obéis à mes dernières volontés. Je te donne cette poupée avec ma bénédiction maternelle ; garde-la, ne la montre à personne. Si quelque mal t'advient, offre à manger à ta poupée et demande-lui conseil. Elle t'aidera dans le malheur.

La femme du marchand embrassa sa fille et mourut. Le veuf se désola comme il convient, puis songea à se remarier. C'était un homme bon, et il ne manquait pas de prétendantes, mais il choisit une femme plus très jeune, veuve comme lui, avec deux filles de l'âge de la sienne : une bonne ménagère, s'est-il dit, et mère de famille avisée. Il l'épousa donc, mais il se trompa : sa femme n'était pas une bonne mère pour sa Vassilissa. La marâtre et ses filles étaient jalouses de la beauté de Vassilissa. Elles la tourmentaient, l'accablaient de besogne, pour que le vent et le soleil la fassent noircir, que le travail la fasse dépérir.

Mais Vassilissa supportait tout sans se plaindre et devenait chaque jour plus belle, chaque jour plus blanche et rose, alors que la marâtre et ses filles qui ne bougeaient pas, ne faisaient rien de leurs dix doigts,

maigrissaient de dépit et jaunissaient d'envie.

Elles ne savaient pas que sa poupée aidait Vassilissa. Sans elle, la fillette n'aurait pas pu accomplir tout ce travail. Le soir, quand tout le monde s'endormait, la jeune fille s'enfermait dans son appentis, servait à manger à sa poupée et lui racontait ses malheurs :

- Petite poupée, mange et écoute mes peines ! Triste est la maison de mon père, la méchante marâtre veut ma perte. Dis-moi, qu'est-ce que je dois faire ?

La poupée mangeait, puis elle consolait Vassilissa, la conseillait et, au matin, faisait tout le travail à sa place. Vassilissa se repose à la fraîcheur, cueille des fleurs et, pendant ce temps, le potager est sarclé, l'eau puisée, les choux arrosés, le feu allumé. La poupée lui indiquait même une herbe contre le bronzage. Et la jeune fille choyait sa poupée, lui gardait les meilleurs morceaux.

Vassilissa grandit et devint une fille à marier. Tous les garçons de la ville demandent la main de Vassilissa, et personne ne regarde les filles de la marâtre. Alors la marâtre se met à haïr Vassilissa encore plus fort et répond aux prétendants :

- Je ne marierai pas la fille cadette avant les aînées !

Et après le départ des garçons, elle bat Vassilissa pour se venger.

Un jour le marchand dut partir en voyage pour longtemps. La marâtre s'en alla habiter une maison à l'orée de la forêt. Dans cette forêt vivait Baba-Yaga, la vieille sorcière. Elle ne laissait personne approcher de sa maison et croquait les gens comme des poulets. Pour se débarrasser de Vassilissa, sa marâtre l'envoyait tout le temps dans la forêt - cherche ceci, apporte cela. Mais la jeune fille revenait saine et sauve, sa poupée la guidait, l'éloignait de la maison de Baba-Yaga.

L'automne vint. Durant les longues soirées les filles travaillaient : l'une à faire de la dentelle, l'autre à tricoter des bas et Vassilissa à filer le lin. La marâtre leur donna leur tâche pour la nuit et se coucha, ne laissant qu'une chandelle allumée pour les travailleuses. L'une de ses filles fit mine de moucher la chandelle avec une pince et l'éteignit, comme sa mère lui avait ordonné.

- Quel malheur ! L'ouvrage n'est pas terminé et il n'y a pas de feu dans la maison. Il faut aller demander du feu à Baba-Yaga ! Qui va y aller ?

- Pas moi, - dit la dentellière. - Avec mes épingles, j'y vois clair !

- Ni moi, - dit la tricoteuse. - Mes aiguilles brillent, j'y vois bien.

Et toutes les deux s'en prirent à Vassilissa :

- C'est à toi d'aller chercher du feu chez Baba-Yaga !

Et elles la poussèrent hors de la pièce. Vassilissa courut à son apprentis, servit le souper à la poupée, lui dit en pleurant :

- Petite poupée, mange et écoute ma peine ! On me dit d'aller chez Baba-Yaga. Elle va me dévorer !

- Ne crains rien, - lui répondit la poupée.

- Prends-moi avec toi et va tranquillement où l'on t'envoie. Tant que je suis là, rien ne peut t'arriver.

Vassilissa mit sa poupée dans sa poche et s'en alla dans la forêt obscure, sur des sentes inconnues, sur des chemins perdus. Elle cheminait depuis quelque temps quand un cavalier la dépassa: tout blanc, de blanc vêtu et monté sur un cheval blanc, harnaché de blanc. Aussitôt le ciel devint plus clair. Elle poursuivit son chemin et vit un autre cavalier : tout rouge, vêtu de rouge et monté sur un cheval rouge de rouge harnaché. Et le soleil se leva.

Ce n'est qu'au soir tombant que Vassilissa atteignit la clairière où vivait Baba-Yaga. Sa maison d'ossements était faite, des crânes avec des yeux ornaient le faîte, pour montants de portail des tibias humains, pour loquets-ferrures des bras avec des mains, et en guise de cadenas verrouillant la porte, une bouche avec des dents prêtes à mordre.

La pauvre jeune fille tremblait comme une feuille en voyant ça, quand un cavalier arriva : tout noir, de noir vêtu et monté sur un cheval noir au noir harnais. Aussitôt la nuit tomba et s'allumèrent les yeux des crânes, si bien qu'on y voyait comme en plein jour. Vassilissa aurait bien voulu se sauver, mais la peur la clouait sur place.

Tout à coup il se fit grand bruit dans la forêt. Les branches craquaient, les feuilles crissaient. Et déboucha dans la clairière Baba-Yaga, vieille sorcière. Dans un mortier elle voyage, du pilon l'encourage, du balai efface sa trace. Le mortier s'arrêta devant le portail, Baba-Yaga huma l'air et s'écria :

-Ça sent la chair humaine par ici! Montre-toi, qui que tu sois !

Toute tremblante, Vassilissa s'approcha en saluant bas :

-C'est moi, grand-mère. Les filles de ma marâtre m'ont envoyée chez toi, te demander du feu.

- Oh, je les connais, dit Baba-Yaga. C'est bon, tu vas rester ici et me servir. Si le travail est bien fait, je te donnerai du feu, autrement, je te mangerai!

Baba-Yaga se tourna vers le portail et cria :

-Deverrouillez-vous, cadenas résistants! Large portail, ouvre-toi à deux battants! Le portail s'ouvrit et Baba-Yaga roula dans la cour en sifflotant. Vassilissa la suivit. Et le portail se referma.

Une fois dans la maison, Baba-Yaga s'affala sur un banc et ordonna à Vassilissa :

-Que tout ce qui est au four et dans le garde-manger devant moi vienne se ranger! Et dépêche-toi, j'ai faim !

Vassilissa se mit à la servir. Pâtés et rôtis, salmis et confits, tartes et tourtes, jambons et soupes. Elle tira du cellier piquette et eau-de-vie, bières et vins à l'envi - de quoi boire et manger pour dix! Baba-Yaga nettoya tous les plats, vida brocs et bouteilles jusqu'à la dernière goutte. Elle ne laissa pour Vassilissa qu'un quignon de pain, un peu de soupe et un bout de cochon rôti. Puis elle dit :

-Demain, après mon départ, tu balayeras la cour, nettoieras la maison, prépareras le dîner, rangeras le linge. Après ça, tu prendras dans la huche un boisseau de blé que tu vas trier grain par grain. Et tâche que tout soit bien fait, sinon je te mange!

Elle se coucha et se mit à ronfler. Vassilissa servit à sa poupée les restes du souper de Baba-Yaga et lui dit en pleurant :

-Petite poupée, mange à ta faim, écoute ma peine-chagrin ! Si je ne fais pas tout ce travail, Baba-Yaga va me manger!

-Ne crains rien, lui répondit la poupée. Va dormir tranquille, le soir voit tout en noir, mais le matin est plus malin!

Vassilissa se leva avant l'aube, mais Baba-Yaga était déjà debout. Bientôt les yeux des crânes s'éteignirent. Passa le cavalier blanc et le jour se leva. Baba-Yaga sortit dans la cour et siffla, aussitôt le mortier vint se ranger devant elle, avec le pilon et le balai. Le cavalier rouge passa et le soleil apparut. Baba-Yaga monta dans son équipage et fila bon train. Dans un mortier voyage, du pilon l'encourage, du balai efface sa trace!... Restée seule, Vassilissa fit le tour de la maison en se demandant par quel bout commencer l'ouvrage, quand elle vit que tout était déjà fait, la poupée triait les derniers grains de blé. Vassilissa l'embrassa :

Comment te remercier, ma poupée chérie ! Tu m'a sauvé la vie. La poupée grimpa dans sa poche en disant :

-Tu n'as plus que le dîner à préparer. Puis repose-toi.

Au soir tombant, Vassilissa mit la table. Bientôt le cavalier noir passa et la nuit tomba. Les yeux des crânes s'étaient allumés, on entendit les branches craquer, les feuilles crisser, c'est Baba-Yaga qui arrivait. Vassilissa sortit à sa rencontre.

-Le travail est-il fait, l'ouvrage bien terminé ? demanda Baba-Yaga.

-Vois par toi-même, grand-mère, répondit la jeune fille.

Baba-Yaga inspecta tout, regarda partout sans trouver rien à redire. Elle grogna :

« Bon, ça peut aller... » puis appela :

-Fidèles serviteurs, mes amis de cœur, venez moudre mon blé !

Alors trois paires de bras ont apparu, ont emporté le grain hors de la vue. Baba-Yaga

dîna et se coucha en disant :

Demain, en plus de tout ce que tu as fait aujourd'hui, tu vas trier un boisseau de graines de pavot. De la terre s'y est mêlée, tâche qu'il n'en reste pas trace, sinon je te Elle se mit vite à ronfler. Vassilissa servit sa poupée qui mangea et lui dit comme la veille : mange!

-Va dormir tranquille, tout sera fait. Le matin est le plus malin!

Le lendemain, l'ouvrage fait en un tournemain, Vassilissa se reposa tranquillement. A son retour, Baba-Yaga inspecta tout, regarda dans tous les recoins, ne trouva rien à redire. Elle appela :

-Fidèles serviteurs, mes amis de cœur, venez presser l'huile de mes graines de pavot!

Trois paires de bras ont apparu, ont emporté les graines hors de la vue. Baba-Yaga s'attabla pour dîner. Vassilissa la servait en silence et la sorcière grommela :

-Pourquoi ne dis-tu rien? Tu es là, comme une muette !

-C'est que je n'osais pas, grand-mère ! Mais si tu le permets, je voudrais bien te demander quelque chose.

-Demande ! Mais toute question n'est pas bonne à poser. D'en savoir trop long,
on vieillit trop vite!

-Je voudrais que tu m'expliques ce que j'ai vu, grand-mère. En venant chez toi,

un cavalier blanc m'a croisée. Qui est-il?

-C'est mon jour clair, répondit Baba-Yaga.

-Après ça j'ai vu un cavalier tout rouge, qui est-ce ?

-C'est mon soleil ardent.

-Et puis j'ai vu un cavalier tout noir, qui est-ce?

-C'est ma sombre nuit, répondit Baba-Yaga. Tous trois sont mes serviteurs fidèles! Tu veux savoir autre chose?

Vassilissa pensait aux trois paires de bras, mais n'en souffla mot.

Baba-Yaga lui dit :

-Eh bien, tu ne me poses plus de questions? -

-J'en sais bien suffisamment pour moi, grand-mère !

- Tu l'as dit toi-même à trop savoir, on vieillit vite.

- C'est bien, - approuva Baba-Yaga. - Tu interrogues sur ce que tu as vu dehors, pas sur ce qui se passe dedans. J'entends laver mon linge en famille, et les trop curieux, je les mange ! Et maintenant c'est mon tour de te poser une question : comment arrives-tu à faire tout le travail que je te donne ?

- La bénédiction maternelle me vient en aide, grand-mère.

- C'est donc ça ? Eh bien, fille bénie, va-t-en, et tout de suite ! Je n'en veux pas, de bénis, chez moi !

Baba-Yaga poussa la jeune fille dehors, mais avant de refermer le portail, elle prit un crâne aux yeux ardents, le mit au bout d'un bâton qu'elle fourra dans la main de Vassilissa :

- Voilà du feu pour les filles de ta marâtre, prends-le ! Après tout, c'est pour ça qu'elles t'avaient envoyée chez moi.

Vassilissa partit en courant dans la forêt. Les yeux du crâne éclairaient son chemin et ne s'éteignirent qu'à l'aube. Elle chemina toute la journée et, vers le soir, comme elle approchait de sa maison, elle se dit : « Depuis le temps, elles ont sûrement trouvé du feu... » et voulut jeter le crâne. Mais une voix en sortit :

- Ne me jette pas, porte-moi chez ta marâtre !

Vassilissa obéit. En arrivant, elle fut bien étonnée de ne pas voir de lumière dans la maison, plus étonnée encore de voir la marâtre et ses filles l'accueillir avec grande joie. Depuis son départ, lui dit-on, pas moyen d'avoir du feu dans la maison. Celui qu'on allume ne prend pas, celui qu'on amène de chez les voisins s'éteint.

- Le tien se gardera mieux, peut-être, - dit la marâtre.

Vassilissa apporta le crâne dans la chambre; aussitôt les yeux brûlants se fixèrent sur la marâtre et ses filles, les suivant partout. En vain tentaient-elles de fuir ou de se cacher, les yeux les poursuivaient et avant l'aube il n'en resta que cendres ; seule Vassilissa n'avait aucun mal.

Au matin, Vassilissa enterra le crâne, ferma la maison et s'en alla en ville où une vieille femme la recueillit en attendant le retour de son père.

Un jour, Vassilissa dit à la vieille :

- Je m'ennuie à ne rien faire, grand-mère! Achète-moi du beau lin, je vais le filer.

La vieille lui apporta du lin et Vassilissa se mit au travail. Le fil s'étire sous ses mains, fin et solide. Elle eut vite fini de filer, voulut se mettre à tisser, mais aucun métier n'était assez fin pour son fil. C'est encore sa poupée qui l'aida, qui lui fabriqua un beau métier.

Vassilissa se remit à l'ouvrage et à la fin de l'hiver la toile était tissée, si mince, si fine qu'on aurait pu la faire passer par le chas d'une aiguille ! Au printemps on fit blanchir la toile, et Vassilissa dit à la vieille femme :

- Va au marché, grand-mère. Vends cette toile et garde l'argent.

Mais la vieille se récria :

- Tu n'y songes pas, ma fille ! Une telle marchandise je vais la

porter chez le tsar.

Elle s'installa devant le palais, commença à aller et venir à côté des fenêtres. Le tsar la remarqua et l'appela :

- Que fais-tu là, bonne vieille ? Que veux-tu ?

- Je t'apporte une denrée rare, comme Votre Majesté n'est pas près d'en voir.

Le tsar fit entrer la vieille et s'émerveilla de la toile :

- Combien en demandes-tu, bonne vieille ?

- Une toile pareille n'a pas de prix ! Nul ne peut l'acheter, le tsar seul peut la porter. Je te l'offre en présent !

Le tsar remercia la vieille qui partit, chargée de cadeaux.

Le tsar donna la toile à ses tailleurs pour qu'ils lui en fassent des chemises. Ces chemises, ils les coupèrent, mais pour ce qui est de les coudre rien à faire ! Ni tailleurs, ni lingères n'osaient oeuvrer une toile aussi fine. Le tsar, impatient, envoya chercher la vieille femme et dit :

- Puisque tu as su tisser la toile, tu sauras coudre mes chemises !

- Cette toile ne sort pas de mes mains. Ma fille adoptive l'a filée et tissée.

- Eh bien, elle n'a qu'à coudre mes chemises !

Quand la vieille lui rapporta l'affaire, Vassilissa sourit :

- Je me doutais bien que c'était travail pour mes mains !

Et elle se mit à coudre ; la douzaine de chemises fut prête en un rien de temps. La vieille les emporta chez le tsar et Vassilissa qui avait son idée, se baigna, se peigna, s'habilla richement et s'installa devant la fenêtre. Peu après elle vit arriver un envoyé du tsar qui dit à la vieille :

- Où est cette habile couturière ? Sa Majesté le tsar veut la récompenser de ses mains.

Vassilissa se rendit au palais. Et quand elle entra, quand le tsar la regarda, il en tomba amoureux sur-le-champ :

- Je ne te laisserai pas partir, ma douce beauté ! Sois ma femme !

Le tsar prit par la main Vassilissa la-très-belle, la fit asseoir à ses côtés et on célébra leurs noces sans plus tarder.

Bientôt le père de Vassilissa revint de voyage, il fut tout heureux du bonheur de sa fille et resta vivre près d'elle, la vieille femme demeura aussi avec eux. Et toute sa vie la tsarine Vassilissa porta sa poupée sur elle, dans sa poche.

PREMIER DISCOURS CONTRE LUCIUS CATILINA, CATILINAIRES, CICÉRON, 63 AV JC

Jusques à quand abuseras-tu de notre patience, Catilina ? combien de temps encore serons-nous le jouet de ta fureur ? jusqu'où s'emportera ton audace effrénée ? Quoi ! ni la garde qui veille la nuit sur le mont Palatin, ni les forces répandues dans toute la ville, ni la consternation du peuple, ni ce concours de tous les bons citoyens, ni le lieu fortifié choisi pour cette assemblée, ni les regards indignés de tous les sénateurs, rien n'a pu t'ébranler ! Tu ne vois pas que tes projets sont découverts ? que ta conjuration est ici environnée de témoins, enchaînée de toutes parts ? Penses-tu qu'aucun de nous ignore ce que tu as fait la nuit dernière et celle qui l'a précédée ; dans quelle maison tu t'es rendu ; quels complices tu as réunis ; quelles résolutions tu as prises ?

O temps ! ô mœurs ! tous ces complots, le Sénat les connaît, le consul les voit, et Catilina vit encore ! Il vit ; que dis-je ? il vient au sénat ; il est admis aux conseils de la république ; il choisit parmi nous et marque de l'œil ceux qu'il veut immoler. Et nous, hommes pleins de courage, nous croyons faire assez pour la patrie, si nous évitons sa fureur et ses poignards ! Depuis longtemps, Catilina, le consul aurait dû t'envoyer à la mort, et faire tomber ta tête sous le glaive dont tu veux tous nous frapper. Le premier des Gracques essayait contre l'ordre établi des innovations dangereuses ; un illustre citoyen, le grand pontife P. Scipion, qui cependant n'était pas magistrat, l'en punit par la mort. Et lorsque Catilina s'apprête à faire de l'univers un théâtre de carnage et d'incendies, les consuls ne l'en puniraient pas ! Je ne rappellerai point que Servillus Ahala, pour sauver la république des changements que méditait Spurius Mélius, le tua de sa propre main : de tels exemples sont trop anciens.

Il n'est plus, non, il n'est plus ce temps où de grands hommes mettaient leur gloire à frapper avec plus de rigueur un citoyen pernicieux que l'ennemi le plus acharné. Aujourd'hui un sénatus-consulte nous arme contre toi, Catilina, d'un pouvoir terrible. Ni la

sagesse des conseils, ni l'autorité de cet ordre ne manque à la république. Nous seuls, je le dis ouvertement, nous seuls, consuls sans vertu, nous manquons à nos devoirs.

[...]

Nous qui avons reçu du sénat les mêmes armes, nous laissons depuis vingt jours s'émousser dans nos mains le glaive de son autorité. Car ce décret salutaire, nous l'avons aussi ; mais enfermé dans les archives publiques, comme une épée dans le fourreau, il demeure inutile. Si je l'exécutais, tu mourrais à l'instant, Catilina. Tu vis ; et tu vis, non pour déposer, mais pour fortifier ton audace. Pères conscrits, je voudrais être clément ; je voudrais aussi que la patrie, menacée de périr, ne m'accusât point de faiblesse. Mais déjà je m'en accuse moi-même ; je condamne ma propre lâcheté. Une armée prête à nous faire la guerre est campée dans les gorges de l'Étrurie ; le nombre des ennemis s'accroît de jour en jour ; le général de cette armée, le chef de ces ennemis est dans nos murs ; il est dans le sénat ; vous l'y voyez méditant sans cesse quelque nouveau moyen de bouleverser la république. Si j'ordonnais en ce moment, Catilina, que tu fusses saisi, livré à la mort, qui pourrait trouver ma justice trop sévère ! Ah ! je craindrais plutôt que tous les bons citoyens ne la jugeassent trop tardive. Mais ce que j'aurais dû faire depuis longtemps, des motifs puissants me décident à ne pas le faire encore. Tu recevras la mort, Catilina, lorsqu'on ne pourra plus trouver un homme assez méchant, assez pervers, assez semblable à toi, pour ne pas convenir que ton supplice fut juste. Tant qu'il en restera un seul qui ose te défendre, tu vivras, mais tu vivras comme tu vis maintenant, entouré de surveillants et de gardes. Je t'en assiègerai tellement, que ton bras, armé contre la république, sera contraint de rester immobile. Des yeux toujours ouverts, des oreilles toujours attentives continueront, à ton insu, d'observer tes pas, de recueillir tes discours.

Eh ! que peux-tu espérer encore, si les ombres de la nuit ne cachent point à nos regards tes assemblées criminelles ; si, perçant les murailles où tu la crois enfermée, la voix de ta conjuration éclate et retentit au dehors ? Renonce, crois-moi, renonce à tes projets ; cesse de penser aux meurtres et à l'incendie ; tu es enveloppé de toutes parts ; tous tes desseins sont pour nous plus clairs que la lumière. Je peux

même t'en retracer le fidèle tableau. Te souviens-tu que le douzième jour avant les calendes de novembre, je dis dans le sénat que le sixième jour après celui où je parlais, Mallius, le satellite et le ministre de ton audace, se montrerait en armes ? Me suis-je trompé, Catilina, sur un fait si important, si horrible, si incroyable ; et ce qui est plus étonnant, me suis-je trompé sur le jour ? J'ai dit aussi dans le sénat que tu avais fixé, au cinq avant les mêmes calendes, le massacre de ce que Rome a de plus illustre. Aussi les premiers citoyens s'éloignèrent-ils de la ville, moins pour échapper à tes coups que pour préparer les moyens d'en garantir l'État. Peux-tu nier que ce jour-là même, étroitement gardé par ceux que ma vigilance avait placés autour de toi, tu frémis de ne pouvoir troubler la république ? Tu te consolais cependant du départ des autres, en disant que, puisque j'étais resté, ma mort te suffisait. Et le premier jour de novembre, lorsqu'à la faveur de la nuit tu croyais surprendre la ville de Préneste, as-tu remarqué par combien de précautions j'avais assuré la défense de cette colonie ? Tu ne fais pas une action, tu ne formes pas un projet, tu n'as pas une pensée, dont je ne sois averti ; je dis plus, dont je ne sois le témoin et le confident.

Enfin, rappelle à ta mémoire l'avant-dernière nuit, et tu comprendras que je veille encore avec plus d'activité pour le salut de la république, que toi pour sa perte. Je dis que l'avant-dernière nuit tu te rendis (je parlerai sans déguisement) dans la maison du sénateur Léca. Là se réunirent en grand nombre les complices de tes criminelles fureurs. Oses-tu le nier ? Tu gardes le silence ! Je te convaincrai, si tu le nies ; car je vois ici, dans le sénat, des hommes qui étaient avec toi. Dieux immortels ! où sommes-nous ? dans quelle ville, ô ciel ! vivons-nous ! quel gouvernement est le nôtre ? Ici, pères conscrits, ici même, parmi les membres de cette assemblée, dans ce conseil auguste, où se pèsent les destinées de l'univers, des traîtres conspirent ma perte, la vôtre, celle de Rome, celle du monde entier. Et ces traîtres, le consul les voit, il prend leur avis sur les grands intérêts de l'État ; quand leur sang devrait déjà couler, il ne les blesse pas même d'une parole offensante : Oui, Catilina, tu as été chez Léca l'avant-dernière nuit ; tu as partagé l'Italie entre tes complices ; tu as marqué les lieux où ils devaient se rendre ; tu as choisi ceux que tu laisserais à Rome, ceux que

tu emmènerais avec toi ; tu as désigné l'endroit de la ville où chacun allumerait l'incendie ; tu as déclaré que le moment de ton départ était arrivé ; que si tu le retardais, de quelques instants, c'était parce que je vivais encore. Alors il s'est trouvé deux chevaliers romains qui, pour te délivrer de cette inquiétude, t'ont promis de venir chez moi cette nuit-là même, un peu avant le jour, et de m'égorger dans mon lit. À peine étiez-vous séparés que j'ai tout su. Je me suis entouré d'une garde plus nombreuse et plus forte. J'ai fermé ma maison à ceux qui, sous prétexte de me rendre leurs devoirs, venaient de ta part pour m'arracher la vie. Je les avais nommés d'avance à plusieurs de nos premiers citoyens, et j'avais annoncé l'heure où ils se présenteraient.

[...]

Ainsi, Catilina, achève tes desseins ; sors enfin de Rome ; les portes sont ouvertes, pars : depuis trop longtemps l'armée de Mallius, ou plutôt la tienne, attend son général. Emmène avec toi tous tes complices, du moins le plus grand nombre ; que la ville en soit purgée. Je serai délivré de mortelles alarmes, dès qu'un mur me séparera de toi. Non, tu ne peux vivre plus longtemps avec nous ; je ne pourrais le souffrir ; je ne dois pas le permettre. Grâce soient à jamais rendues aux dieux immortels, et surtout à celui qu'on révère en ce temple, à ce Jupiter qui protégea le berceau des Romains ! grâces leur soient rendues d'avoir tant de fois sauvé l'État des effroyables calamités dont le menaçait un monstre acharné à sa perte ? Il ne faut pas que le même homme mette une fois de plus la patrie en danger.

[...]

En effet, Catilina, quel charme peut désormais avoir pour toi le séjour d'une ville où, à l'exception des pervers qui en ont avec toi juré la ruine, il n'est personne qui ne te craigne ; personne qui ne te hâisse ? Est-il un opprobre domestique dont ton front n'ait à rougir ? est-il une sorte de flétrissure dont ta vie privée ne porte l'ignominieuse empreinte ? quelle impureté, quel forfait, quelle infamie, n'ont pas souillé tes yeux, tes mains, tout ton corps ? quel est le jeune homme, une fois amorcé par tes séductions et tombé dans tes pièges, dont ta perfide complaisance n'ait armé le bras et servi les passions ? Et dernièrement encore, quand le meurtre d'une épouse eut ouvert ta maison à un nouvel hyménée, n'as-tu pas mis le comble à ce crime par le plus incroyable des forfaits

? Je m'abstiens d'en parler, et je consens volontiers qu'il reste enseveli dans un oubli profond, afin qu'on ne sache pas un jour qu'un si noir attentat fut commis dans Rome, ou qu'il y fut impuni. Je ne dis rien du délabrement de tes affaires, et de la ruine complète dont tu es menacé pour les ides prochaines ; je ne parle plus des vices personnels qui ne déshonorent que toi ; des désastres domestiques qui n'atteignent que ta fortune : j'arrive à des faits qui intéressent la république entière et la vie de tous les citoyens.

Peux-tu, Catilina, jouir en paix de la lumière qui nous éclaire, de l'air que nous respirons, lorsque tu sais qu'il n'est personne ici qui ignore que la veille des calendes de janvier, le dernier jour du consulat de Lépidus et de Tullus, tu te trouvas sur la place des comices, armé d'un poignard ? que tu avais aposté une troupe d'assassins pour tuer les consuls et les principaux citoyens ? que ce ne fut ni le repentir, ni la crainte, mais la fortune du peuple romain, qui arrêta ton bras et suspendit ta fureur ? Je n'insiste point sur ces premiers crimes ; ils sont connus de tout le monde, et bien d'autres les ont suivis. Combien de fois, et depuis mon élection, et depuis que je suis consul, n'as-tu pas attenté à ma vie ? combien de fois n'ai-je pas eu besoin de toutes les ruses de la défense, pour parer des coups que ton adresse semblait rendre inévitables ? il n'est pas un de tes desseins, pas un de tes succès, pas une de tes intrigues, dont je ne sois instruit à point nommé. Et cependant rien ne peut lasser ta volonté, décourager tes efforts. Combien de fois ce poignard dont tu nous menaces a-t-il été arraché de tes mains ? combien de fois un hasard imprévu l'en a-t-il fait tomber ? Et cependant il faut que ta main le relève aussitôt. Dis-nous donc sur quel affreux autel tu l'as consacré, et quel vœu sacrilège t'oblige à le plonger dans le sein d'un consul ?

LE SONGE DE SCIPION L'AFRICAIN, DE REPUBLICA, CICÉRON, 63 AV JC

Après un repas d'une magnificence royale, nous conversâmes encore jusque fort avant dans la nuit ; le vieux roi ne parlait que de Scipion l'Africain, dont il rappelait toutes les actions et même les paroles. Nous nous retirâmes enfin pour prendre du repos. Accablé par la fatigue de la route et par la longueur de cette veille, je tombai bientôt dans un sommeil plus profond que de coutume. Tout à coup une apparition s'offrit à mon esprit, tout plein encore de l'objet de nos entretiens ; c'est la vertu de nos pensées et de nos discours d'amener pendant le sommeil des illusions semblables à celles dont parle Ennius. Il vit Homère en songe, sans doute parce qu'il était sans cesse pendant le jour occupé de ce grand poète. Quoi qu'il en soit, l'Africain m'apparut sous ces traits, que je connaissais moins pour l'avoir vu lui-même que pour avoir contemplé ses images. Je le reconnus aussitôt, et je fus saisi d'un frémissement subit ; mais lui : Rassure-toi, Scipion, me dit-il ; bannis la crainte, et grave ce que je vais te dire dans ta mémoire.

Mon père me montrait ce cercle qui brille par son éclatante blancheur au milieu de tous les feux célestes, et que vous appelez, d'une expression empruntée aux Grecs, la Voie lactée. Du haut de cet orbe lumineux, je contemplai l'univers, et je le vis tout plein de magnificence et de merveilles. Des étoiles que l'on n'aperçoit point d'ici-bas parurent à mes regards, et la grandeur des corps célestes se dévoila à mes yeux ; elle dépasse tout ce que l'homme a jamais pu soupçonner. De tous ces corps, le plus petit, qui est situé aux derniers confins du ciel, et le plus près de la terre, brillait d'une lumière empruntée ; les globes étoilés l'emportaient de beaucoup sur la terre en grandeur. La terre elle-même me parut si petite, que notre empire, qui n'en touche qu'un point, me fit honte.

Comme je la regardais attentivement : Eh bien ! mon fils, me dit-il, ton esprit sera-t-il donc toujours attaché à la terre ? Ne vois-tu pas dans quel temple tu es venu ? Ne vois-tu pas le monde entier renfermé

dans neuf cercles ou plutôt dans neuf sphères qui se touchent ? La première et la plus élevée, celle qui embrasse toutes les autres, est le ciel lui-même, le Dieu suprême, qui modère et contient tout. Au ciel sont fixées toutes les étoiles qu'il emporte éternellement dans son cours. Plus bas roulent sept globes, entraînés par un mouvement contraire à celui du ciel. À la première de ces sphères est attachée l'étoile de Saturne ; au-dessous brille cet astre propice au genre humain, et que nous nommons Jupiter ; puis l'on rencontre Mars à la lueur sanglante, et que la terre redoute ; ensuite, vers la moyenne région, le soleil, chef, roi, modérateur des autres astres, âme du monde, régulateur des temps, et dont le globe, d'une grandeur prodigieuse, pénètre et remplit l'immensité de sa lumière. Il est suivi des deux sphères de Vénus et de Mercure, qui semblent lui faire escorte ; enfin l'orbe inférieur est celui de la lune, qui roule enflammée aux rayons du soleil. Au-dessous d'elle il n'est plus rien que de mortel et de corruptible, à l'exception des âmes données à la race des hommes par un bienfait divin. Au-dessus de la lune, tout ce que tu vois est éternel. Le neuvième globe est celui de la terre, placée au centre du monde et le plus loin du ciel ; elle demeure immobile, et tous les corps graves sont entraînés vers elle par leur propre poids.

Je contemplais toutes ces merveilles, perdu dans mon admiration. Lorsque je pus me recueillir : Quelle est donc, demandai-je à mon père, quelle est cette harmonie si puissante et si douce, au milieu de laquelle il semble que nous soyons plongés ? — C'est l'harmonie, me dit-il, qui, formée d'intervalles inégaux, mais combinés avec une rare proportion, résulte de l'impulsion et du mouvement des sphères, et qui, fondant les tons graves et aigus dans un commun accord, fait de toutes ces notes si variées un mélodieux concert. De si grands mouvements ne peuvent s'accomplir en silence ; et la nature a voulu qu'aux deux extrémités de l'échelle d'harmonie retentît d'un côté un son grave, et de l'autre une note aiguë. Ainsi la plus élevée des sphères, celle du firmament étoilé, dont la course est la plus rapide de toutes, fait entendre un son éclatant et aigu, tandis que l'orbe inférieur de la lune murmure un son grave et sourd : pour la terre, elle demeure immobile au centre du monde, invariablement fixée dans ce profond abîme. Les huit globes intermédiaires, parmi lesquels Mercure et Vénus ont la même vitesse,

produisent sept tons sur des modes différents, et ce nombre qui les règle est le nœud de presque toutes choses. Les hommes qui ont su imiter cette harmonie par les sons de la lyre et les accords de la voix se sont ouvert la route vers ces régions célestes, leur ancienne patrie, aussi bien que tous les nobles génies qui ont fait luire au milieu des ténèbres de la vie humaine quelque rayon de la lumière divine. Mais les oreilles des hommes remplies de cette harmonie, ne savent plus l'entendre, et véritablement vous n'avez pas de sens plus imparfait que celui-là, vous autres mortels. C'est ainsi qu'aux lieux où le Nil se précipite des plus hautes montagnes, près de ces cataractes, comme on les nomme, des peuplades entières assourdies par ce fracas terrible ont perdu le pouvoir d'entendre. L'éclatant concert du monde entier est si prodigieux, que vos oreilles se ferment à cette harmonie, comme vos regards s'abaissent devant les feux du soleil, dont la lumière perçante vous éblouit et vous aveugle. — Dans le ravissement où me jetais ce langage, je reportais cependant quelquefois mes regards sur la terre.

Je le vois, dit l'Africain, tu contemples encore la demeure et le séjour des hommes. Mais si la terre te semble petite, comme elle l'est en effet, relève tes yeux vers ces régions célestes ; méprise toutes les choses humaines. Quelle renommée, quelle gloire digne de tes vœux, peux-tu acquérir parmi les hommes ? Tu vois quelles rares et étroites contrées ils occupent sur le globe terrestre, et quelles vastes solitudes séparent ces quelques taches que forment les points habités. Les hommes, dispersés sur la terre, sont tellement isolés les uns des autres, qu'entre les divers peuples il n'est point de communication possible. Tu les vois semés sur toutes les parties de cette sphère, perdus aux distances les plus lointaines, sur les plans les plus opposés : quelle gloire espérer de ceux pour qui l'on n'est pas ?

Tu vois ces zones qui paraissent envelopper et ceindre la terre ; les deux d'entre elles qui sont aux extrémités du globe, et qui de part et d'autre s'appuient sur les pôles du ciel, tu les vois couvertes de frimas ; la plus grande de toutes, celle qui est au milieu, est brûlée par les ardeurs du soleil. Deux seulement sont habitables : la zone australe où se trouvent les peuples vos antipodes, et qui est tout entière un monde

étranger au vôtre ; et celle où souffle l'aquilon, et dont vous ne couvrez encore qu'une si faible partie. Toute cette région que vous habitez, semblable à une bande étendue, mais étroite, forme une petite île, baignée par cette mer que vous appelez l'Atlantique, la grande Mer, l'Océan ; et, malgré tous ces grands noms, tu vois que c'est à peine un lac médiocre. Mais au milieu même de ces terres connues et fréquentées par les hommes, dis-moi si ton nom ou celui de quelqu'un de nous a jamais pu voler au delà du Caucase, ou franchir les flots du Gange ? Aux extrémités de l'orient et du couchant, aux derniers confins du septentrion et du midi, quel homme entendra jamais prononcer le nom de Scipion ? Retranche toutes les contrées ou votre gloire ne pénétrera pas, et vois dans quelles étroites limites est renfermé pour elle cet univers qu'elle croit remplir. Ceux mêmes qui parlent de vous en parleront-ils longtemps ?

Quand même les races futures répéteraient à l'envi les louanges de chacun de nous, quand même notre nom se transmettrait dans tout son éclat de génération en génération, les déluges et les embrasements qui doivent changer la face de la terre à des époques immuablement déterminées, ôteraient toujours à notre gloire d'être, je ne dis pas éternelle, mais durable. Et que t'importe d'ailleurs d'être célébré dans les siècles à venir, lorsque tu ne l'as pas été dans les temps écoulés, et par ces hommes tout aussi nombreux et incomparablement meilleurs ?

Apprends enfin que, parmi ceux qui peuvent être informés de notre gloire, il n'en est pas un dont l'esprit soit capable d'embrasser les souvenirs d'une année. Les hommes mesurent vulgairement l'année par la révolution du soleil, c'est-à-dire d'un seul astre. Mais lorsque tous les astres reviendront en concours au point d'où ils étaient partis, et ramèneront après de longs intervalles la même disposition de toutes les parties du ciel, alors sera véritablement accomplie une année du monde ; et j'ose à peine dire combien cette année renferme de vos siècles. Le soleil disparut jadis aux yeux des hommes et sembla s'éteindre, lorsque l'âme de Romulus pénétra dans nos temples célestes. Eh bien ! lorsque le soleil s'éclipsera de nouveau au même point du ciel et dans les mêmes conjonctures, toutes les planètes et toutes les étoiles se trouvant

rappelées dans la même position, une année sera complètement résolue. Mais sache que la vingtième partie de cette année véritable n'est pas encore écoulée.

Exerce-la cette âme, aux fonctions les plus excellentes. Il n'en est pas de plus élevées que de veiller au salut de la patrie. L'âme accoutumée à ce noble exercice s'envole plus facilement vers sa demeure céleste ; elle y est portée d'autant plus rapidement qu'elle se sera habituée, dans la prison du corps, à prendre son élan, à contempler les objets sublimes, à s'affranchir de ses liens terrestres. Mais lorsque la mort vient à frapper ces hommes vendus aux plaisirs, qui se sont faits les esclaves infâmes de leurs passions, et, poussés aveuglément par elles, ont violé toutes les lois divines et humaines, leurs âmes, dégagées du corps, errent misérablement autour de la terre, et ne reviennent dans ce séjour qu'après une expiation de plusieurs siècles.

À ces mots il disparut, et je m'éveillai.

L'ALEPH, JORGE LUIS BORGES, TRADUIT PAR ROGER CAILLOIS, 1949,

J'en arrive maintenant au point essentiel, ineffable de mon récit; ici commence mon désespoir d'écrivain. Tout langage est un alphabet de symboles dont l'exercice suppose un passé que les interlocuteurs partagent; comment transmettre aux autres l'Aleph infini que ma craintive mémoire embrasse à peine? [...] En cet instant gigantesque, j'ai vu des millions d'actes délectables ou atroces; aucun ne m'étonna autant que la fait que tous occupaient le même point, sans superposition et sans transparence. Ce que virent mes yeux fut simultané: ce que je transcrirai, successif, car c'est ainsi qu'est le langage. J'en dirai cependant quelque chose.

À la partie inférieure de la marche, vers la droite, je vis une petite sphère aux couleurs chatoyantes, qui répandait un éclat presque insupportable. Je crus au début qu'elle tournait; puis je compris que ce mouvement était une illusion produite par les spectacles vertigineux

qu'elle renfermait. Le diamètre de l'Aleph devait être de deux ou trois centimètres, mais l'espace cosmique était là, sans diminution de volume. Chaque chose (la glace du miroir par exemple) équivalait à une infinité de choses, parce que je la voyais clairement de tous les points de l'univers. Je vis la mer populeuse, l'aube et le soir, les foules d'Amérique, une toile d'araignée argentée au centre d'une noire pyramide, un labyrinthe brisé (c'était Londres), je vis des yeux tout proches, interminables, qui s'observaient en moi comme dans un miroir, je vis tous les miroirs de la planète et aucun ne me refléta, je vis dans une arrière-cour de la rue Soler les mêmes dalles que j'avais vues il y avait trente ans dans le vestibule d'une maison à Fray Bentos, je vis des grappes, de la neige, du tabac, des filons de métal, de la vapeur d'eau, je vis de convexes déserts équatoriaux et chacun de leurs grains de sable, je vis à Inverness une femme que je n'oublierai pas, je vis la violente chevelure, le corps altier, je vis un cancer à la poitrine, je vis un cercle de terre desséchée sur un trottoir, là où auparavant il y avait eu un arbre, je vis dans une villa d'Adrogué un exemplaire de la première version anglaise de Pline, celle de Philémon Holland, je vis en même temps chaque lettre de chaque page (enfant, je m'étonnais que les lettres d'un volume fermé ne se mélangent pas et ne se perdent pas au cours de la nuit), je vis la nuit et le jour contemporain, un couchant à Quérétaro qui semblait refléter la couleur d'une rose à Bengale, ma chambre à coucher sans personne, je vis dans un cabinet de Alkmaar un globe terrestre entre deux miroirs qui le multiplient indéfiniment, je vis des chevaux aux crins denses, sur une plage de la mer Caspienne à l'aube, la délicate ossature d'une main, les survivants d'une bataille envoyant des cartes postales, je vis dans une devanture de Mirzapur un jeu de cartes espagnol, je vis les ombres obliques de quelques fougères sur le sol d'une serre, des tigres, des pistons, des bisons, des foules et des armées, je vis toutes les fourmis qu'il y a sur la terre, un astrolabe persan, je vis dans un tiroir du bureau (et l'écriture me fit trembler) des lettres obscènes, incroyables, précises, que Beatriz avait adressées à Carlos Argentino.

TLÖN UQBAR ORBIS TERTIUS, FICTIONS, JORGE LUIS BORGES, 1944

I.

C'est à la conjonction d'un miroir et d'une encyclopédie que je dois la découverte d'Uqbar. Le fait se produisit il y a quelque cinq ans. Bioy Casarès avait dîné avec moi ce soir-là et nous nous étions attardés à polémiquer longuement sur la réalisation d'un roman à la première personne, dont le narrateur omettrait ou défigurerait les faits et tomberait dans diverses contradictions, qui permettraient à peu de lecteur -à très peu de lecteurs- de deviner une réalité atroce ou banale. Du fond lointain du couloir, le miroir nous guettait. Nous découvrîmes (à une heure avancée de la nuit cette découverte est inévitable) que les miroirs ont quelque chose de monstrueux. Bioy Casarès se rappela alors qu'un des hérésiarques d'Uqbar avait déclaré que les miroirs et la copulation étaient abominables, parce qu'ils multipliaient le nombre des hommes. Je lui demandai l'origine de cette mémorable maxime et il me répondit *The Anglo-American Cyclopædia* la considérait dans son article sur Uqbar. La villa (que nous avions louée meublée) possédait un exemplaire de cet ouvrage. Dans les dernières pages du XLVI volume nous trouvâmes un article sur Upsal; dans les premières du XLVII, un autre sur Ural-Altaic Languages, mais pas un mot d'Uqbar. Bioy, un peu affolé, interrogea les tomes de l'index. Il épuisa en vain toutes les leçons imaginables: Ukbar, Uqbar, Oocqbar, Oukbahr... Avant de s'en aller, il me dit c'était une région de l'Irak ou de l'Asie Mineure. J'avoue que j'acquiesçai avec une certaine gêne. [...]

Le lendemain, Bioy me téléphona de Buenos Aires. Il me dit qu'il avait sous les yeux l'article sur Uqbar, dans le XLVI tome de l'Encyclopédie. Le nom de l'hérésiarque n'y figurait pas, mais on y trouvait bien sa doctrine, formulée en des termes presque identiques à ceux qu'il m'avait répétés, quoique-peut-être-littérairement inférieurs. Il s'était souvenu de: Copulation and mirrors are abominable. Le texte de l'Encyclopédie disait: Pour un de ces gnostiques, l'univers visible était une illusion ou (plus précisément) un sophisme. Les miroirs et la

paternité sont abominables (mirrors and fatherhood are abominable) parce qu'ils le multiplient et le divulguent. [...]

Nous lûmes l'article avec un certain soin. [...] En le relisant, nous découvrîmes sous son style rigoureux une imprécision fondamentale. Des quatorze noms qui figuraient dans la partie géographique, nous n'en reconnûmes que trois-Khorassan, Arménie, Erzeroum,- interpolés dans le texte d'une façon ambiguë. Des noms historiques, un seul: l'imposteur Esmerdis le mage, invoqué plutôt comme une métaphore. La note semblait préciser les frontières d'Uqbar, mais ses nébuleux points de repère étaient des fleuves, des cratères et des chaînes de cette même région. [...]

II.

[...] Deux ans auparavant j'avais découvert dans un volume d'une certaine encyclopédie faite

par des écumeurs des lettres la description sommaire d'un faux pays; à présent le hasard me procurait quelque chose de plus précieux et de plus ardu. À présent j'avais sous la main un vaste fragment méthodique de l'histoire totale d'une planète inconnue, avec ses architectures et ses querelles, avec la frayeur de ses mythologies et la rumeur de ses langues, avec ses empereurs et ses mers, avec ses minéraux et ses oiseaux et ses poissons, avec son algèbre et son feu, avec ses controverses théologiques et métaphysiques. [...] On conjecture que ce brave new world est l'œuvre d'une société secrète d'astronomes, de biologistes, d'ingénieurs, de métaphysiciens, de poètes, de chimistes, d'algébristes, de moralistes, de peintres, de géomètres... dirigés par un obscur homme de génie. [...] Au début, on crut que Tlön était un pur chaos, une irresponsable licence de l'imagination; on sait maintenant que c'est un cosmos, et les lois intimes qui le régissent ont été formulées, du moins provisoirement.

OUÛ EST L'AGARTTHA?, MISSIONS DE L'INDE EN EUROPE, ALEXANDRE SAINT YVES D'ALVEYDRE, 1886

Où est l'Agarttha? Dans quel lieu précis réside-t-elle ? Par quelle route, à travers quels peuples faut-il marcher pour y pénétrer?

Mais, comme je sais que dans leurs compétitions mutuelles à travers toute l'Asie, certaines puissances frôlent, sans s'en douter, ce territoire sacré, comme je sais, qu'au moment d'un conflit possible, leurs armées devraient forcément soit y passer, soit le côtoyer, c'est par humanité pour ces peuples européens comme pour l'Agarttha elle-même, que je ne crains pas de poursuivre la divulgation que j'ai commencée. À la surface et dans les entrailles de la terre, l'étendue réelle de l'Agarttha défie l'étreinte et la contrainte de la profanation et de la violence. Sans parler de l'Amérique, dont les sous-sols ignorés lui ont appartenu dans une très haute antiquité, en Asie seulement, près d'un demi-milliard d'hommes savent plus ou moins son existence et sa grandeur. Mais on ne trouvera pas un traître parmi eux pour indiquer la position précise où se trouvent son conseil de Dieu et son conseil des Dieux, sa tête pontificale et son cœur juridique. [...] Qu'il suffise à mes lecteurs de savoir que, dans certaines régions de l'Himalaya, parmi vingt-deux temples représentant les vingt-deux Arcanes d'Hermès et les vingt-deux lettres de certains alphabets sacrés, l'Agarttha forme le Zéro mystique, l'introuvable. [...] Le territoire sacré de l'Agarttha est indépendant, synarchiquement organisé et composé d'une population s'élevant à un chiffre de près de vingt millions d'âmes. [...] Les bibliothèques des cycles antérieurs se retrouvent jusque sous les mers qui ont englouti l'antique continent austral, jusque dans les constructions souterraines de l'ancienne Amérique prédiluvienne. Ce que je vais dire ici et plus loin ressemblera à un conte des Mille et une Nuits, et pourtant rien n'est plus réel. Les véritables archives universitaires de la Paradésa occupent des milliers de kilomètres. Depuis des cycles de siècles, chaque année, seuls, quelques hauts initiés ne possédant que le secret de certaines régions, savent le but matériel de certains travaux, et sont obligés de passer trois années à

graver sur les tables de pierre, en caractères inconnus, tous les faits intéressants les quatre hiérarchies de sciences qui forment le corps total de la Connaissance. Chacun de ces savants accomplit son œuvre dans la solitude, loin de toute lumière visible, sous les villes, sous les déserts, sous les plaines ou sous les montagnes. Que le lecteur se figure un échiquier colossal s'étendant sous terre à travers presque toutes les régions du Globe. Dans chacune des cases se trouvent les fastes des années terrestres de l'Humanité, dans certaines cases, les encyclopédies séculaires et celles des millénaires, dans d'autres enfin, celles des Yougs mineurs et majeurs. [...]

Et aux grandes heures de prière, pendant la célébration des mystères cosmiques, bien que les hiérogrammes sacrés ne soient murmurés qu'à voix basse dans l'immense coupole souterraine, il s'accomplit à la surface de la terre et dans les cieus un phénomène acoustique étrange. Les voyageurs et les caravanes qui errent au loin dans les rayons du jour ou dans les clartés nocturnes s'arrêtent, hommes et bêtes, anxieux, écoutant. Et ces sciences, et ces arts, et bien d'autres, continuent à être sans cesse professés, démontrés, pratiqués dans les ateliers, dans les laboratoires et dans les observatoires de l'Agarttha. La chimie et la physique ont été poussées à un tel degré, qu'on ne voudrait même pas l'admettre, si je l'exposais ici. Nous ne connaissons que les forces de la planète, et encore. Chaque année, à une époque cosmique déterminée, sous la conduite de Maharshi, du grand Prince du Sacré Collège magique, les lauréats des hautes sections descendent encore visiter une des métropoles plutioniennes. Il leur faut tout d'abord se couler à travers le sol par une anfractuosité, qui tolère à peine le passage d'un corps. Le souffle s'arrête, et l'Yoghi, les mains au-dessus de sa tête, glisse, et croit vivre un siècle. Ils tombent enfin l'un après l'autre dans une interminable galerie en pente, ou commence leur véritable voyage. A mesure qu'on descend, l'air devient de plus en plus irrespirable, et, à la lueur d'en bas, on voit la force des initiés se graduer le long des immense voûtes inclinées, au fond desquelles ils vont bientôt observer les enfers. Le plus grand nombre est forcé de s'arrêter en chemin, suffoqué, épuisé, malgré des provisions d'air respirable, de nourriture et de substances calorifuges. Ceux-là continuent, auxquels la pratique des

arts et des sciences secrets a permis de respirer aussi peu que possible par les poumons, et de tirer de l'air, n'importe où, et par d'autres organes, les éléments divins et vitaux qu'il renferme en tous lieux. Enfin, après un très long voyage, ceux qui persévèrent, voient au loin flamboyer quelque chose comme un immense incendie sous-planétaire. La métropole cyclopéenne s'ouvre, éclairée d'en bas par un océan fluide, rouge, reflet lointain du feu central, retraits sur lui-même à cette époque de l'année.

Ce sont à l'infini les ordres les plus étrangers d'architecture, ou tous les minéraux confondus réalisent ce que la fantaisie et la chimère des artistes gothiques, corinthiens, ioniens, doriens, n'auraient jamais osé rêver. Et partout, furieux de se voir pénétré et envahi par des hommes, un peuple à forme humaine, au corps igné, reflue à l'approche des initiés, et s'élance en tous sens sur des ailes, allant s'accrocher avec des griffes aux murailles ploutoniennes de leur cité.

Le Maharshi en tête, la théorie sacrée suit un chemin étroit de basalte et de lave figée. On entend au loin un bruit sourd qui semble s'étendre à l'infini, comme l'ébranlement des vagues d'une grande marée d'équinoxe. Pendant ce temps, tout en marchant, les Yoghis observent et étudient ces peuples étranges, leurs moeurs, leurs coutumes, leur effrayante activité, leur utilité pour nous.

Ce sont leurs travaux, qui, sur l'ordre des Puissances cosmiques, aménagés à notre profit les sous-sols qui nous portent, les fleuves souterrains des métalloïdes et des métaux qui nous sont nécessaires, les volcans qui garantissent notre globe des explosions et des cataclysmes, le régime de nos montagnes et celui des vallées de nos fleuves. Ce sont eux encore qui préparent les foudres, endiguent sous terre les courants cycliques des fluides interpolaires et intertropicaux, ainsi que leurs dérivations interférentielles dans les différentes zones des latitudes et des longitudes de la Terre.

EXTRAITS, L'AQUARIUM DE LA NUIT, VICTOR HUGO, 1802-1885

4

J'ignore où cela commence et où cela finit; j'ignore ce qu'il y a devant, derrière, au milieu, à droite, à gauche, à l'est, à l'ouest, au sud, au nord; je ne sais pas l'intérieur ni l'extérieur; je vois des astres, des astres, des astres; je vois des étoiles, des étoiles, des étoiles; je vois des constellations, des constellations, des constellations; je vois des rayons mêlés à des splendeurs nouées à des flamboiements, des éblouissements perdus dans des contemplations, des contemplations plongées dans des éblouissements; je suis pris dans un prodigieux tournoiement de la roue aux moyeux d'or. Où cela va-t-il? Je n'en sais rien. La nuit est l'ornière des étoiles.

5

Au fond de l'obscurité inaccessible, de grandes gerbes d'ombre frissonnent.

22

Chose inouïe, c'est au-dedans de soi qu'il faut regarder le dehors. Le profond miroir sombre est au fond de l'homme. Là est le clair-obscur terrible. La chose réfléchie par l'âme est plus vertigineuse que vue directement. C'est plus que l'image, c'est le simulacre, et dans le simulacre, il y a du spectre.

23

Personne n'est hors du rêve. De là son immensité. Qui que nous soyons, nous avons ce plafond sur notre tête. Ce plafond est fait de tout, de chaume, de plâtras, de marbre, de fumée, de ruine, de forêt, d'étoiles. C'est à travers ce plafond, le songe, que nous voyons la réalité, l'infini.

24

La rêverie est un creusement. Abandonner la surface, soit pour monter, soit pour descendre, est toujours une aventure...

25

L'asphyxie est plus redoutable que la chute... Le moi, c'est la spirale vertigineuse. Y pénétrer trop avant effare le songeur. Du reste, toutes les régions du rêve veulent être abordées avec précaution.

Ces empiétements sur l'ombre ne sont pas sans danger. La rêverie a ses morts, les fous. On rencontre ça et là dans l'obscurité des cadavres d'intelligences.

26

Quand le vivant s'endort, il s'établit immédiatement une communication entre son lit et sa tombe. Tout corps couché prend la ligne de l'horizon de l'âme. L'endormi devient le réveillé de il n'est l'ombre; il n'est pas immobile, il vole dans l'immensité; pas aveugle, il voit dans l'infini; il n'est pas sourd, il entend dans l'espace; il n'est pas muet, il parle dans la mort; il n'est pas couché, il est ailé; il n'est pas étendu, il est planant; il n'est pas tombé, il est ressuscité. L'endormi est l'assaillant de la nuit; tout sommeil fait le siège du mystère; tout grabat est une brèche du sépulcre; les rêves sont les projectiles des étoiles; le jour, tu vis, la nuit, tu meurs; les millions de soleils percent ton plafond et se mettent à éclairer ta chambre: ta veilleuse est éteinte, un astre s'y allume; ta lampe pendant toute cette nuit va consumer une des gouttes de la Voie Lactée; les cierges de l'ombre vont scintiller autour de tes funérailles nocturnes; l'infini va prendre tes draps de lit et t'ensevelir jusqu'à demain dans la fosse commune du sommeil; ta chair va sentir ta cendre; tes membres vont sentir tes os; ta tête va sentir ton crâne; ton squelette est ton formidable vêtement de guerre de la nuit, ô assiégeur de la forteresse obscure! Mets, ô vivant, cette armure d'ivoire devant le donjon d'ébène, et vois! Rêves, venez, tombez sur l'endormi, vous êtes les visions douces ou terribles; vous jaillissez de Vénus souriante ou de Saturne irrité, vous êtes le baiser de l'archange ou le coup de couteau du spectre; vous êtes les amours ou les crimes; vous êtes les revenants de l'âme; vous êtes le rendez-vous de la femme adorée; vous êtes le retour de la fille chérie; vous êtes aussi le guet-apens de la victime et vous poignardez le sommeil des assassins, et vous agitez tous les linceuls de la tombe dans les rideaux de l'alcôve effarée, pendant que, dans la chambre

ténébreuse, le cadran vertigineux, boussole du vaisseau de l'endormi, tourne éternellement son aiguille vers la mort.

27

Les phénomènes du sommeil mettent-ils la partie invisible de l'homme en communication avec la partie invisible de la nature?

28

Le sommeil repolit le miroir du cerveau.

34

Le monosyllabe a une étrange capacité d'immensité: mer, nuit, jour, bien, mal, mort, oui, non, Dieu, etc.

35

Le dictionnaire de l'infini est plein de ponctuations d'étoiles.

L'ÎLE DES DRAGONS, LES SONGES ET LES SORTS, MARGUERITE YOURCENAR, 1938

J'habite avec un jeune homme et une jeune fille dans le plus étroit des logis de Venise. Notre chambre est située sous les toits, au dernier étage d'une maison compliquée qui domine de très haut un enchevêtrement rose et roux de terrasses, de mâts, de campaniles, de maigres chats errants et de nids d'hirondelles. Notre unique chambre n'est meublée que de quelques tapis de laine tissés en Asie centrale et teints de belles couleurs hiératiques, de ces tapis au poil rude et serré qui agace la main et qu'imprègne encore la sueur des mules. Il y a aussi toute une batterie de cuisine en aluminium, et une pile de valises anglaises encombrantes et luxueuses dont on ne parvient jamais à faire jouer les serrures. Au centre de la chambre, une malle dalmate toute rouge contient une série de bottes fabriquées à l'aide d'anciens livres évidés de leur contenu, comme en vendent à Paris les marchands de bibelots et les confiseurs de luxe, et à l'intérieur desquelles on a

soigneusement classé toutes les espèces de graines de tournesol, de cumin et d'anis, et toutes les sortes de plumes d'oiseaux. Le jeune homme et la jeune fille passent la journée à se disputer ou à faire l'amour sur les tapis, sans enlever leurs lourds vêtements, et j'ai pour principal souci de rajuster continuellement la persienne qui bat, et laisse entrer dans la chambre la poussière et d'irritants rayons de soleil.

Mais la chambre où nous habitons est décidément trop petite; le soir, dans l'obscurité, nous nous cognons aux angles des meubles, et, de peur de tomber, nous nous raccrochons aux tentures qui cèdent et s'écroulent sur nous. La jeune fille a décidé de déménager: comme nous ne nous inquiétons pas du choix d'un nouveau logement, je suppose qu'il est déjà tout préparé pour notre arrivée. Le jeune homme sort, vêtu d'un curieux costume de voyage à carreaux verts très pâles, et s'en va à la recherche d'un déménageur et d'une barque. Sa compagne, agenouillée devant les valises ouvertes, y empile au hasard tous les objets traînant sur le plancher de la chambre : des cravates et des livres, des réveille-matin et des revolvers, et une fastueuse collection de chemises de nuit roses, et les magnifiques couvertures qui résistent mollement, forment des bourrelets épais qui débordent le couvercle des valises, et dont les franges se prennent dans les serrures. À force de peser du poing et du genou sur ces valises récalcitrantes, nous parvenons à les fermer soigneusement à clef ; nous fermons aussi la malle dalmate demeurée presque vide; mais la batterie de cuisine n'a trouvé place nulle part, et la jeune fille la jette par la fenêtre, directement dans la barque par où elle s'empile avec fracas. Avec l'aide du jeune homme, qui vient justement de rentrer dans la chambre, nous soulevons la malle et les valises sur l'appui de la fenêtre : nous leur faisons prendre la même route aérienne. Puis, à notre tour, dédaignant la porte et l'escalier, nous descendons le vide. Comme nous nous tenons par la main, nous sommes sûrs de ne pas tomber. L'air nous soutient mollement et cède sous nos pas comme ce filet où marchent les acrobates; enfin, notre propre pesanteur nous entraîne et nous dépose doucement dans la barque déjà trop chargée, qui oscille et s'enfonce au ras de l'eau luisante et plate. Pour être plus libre de mes mouvements en cas de naufrage, j'ai endossé une espèce de costume de marin en laine noire.

Dès que je prends en main le gouvernail, tout se transforme. Les

hautes maisons fragiles qui bordaient le canal disparaissent; je ne vois plus leurs murs roses légèrement obliques comme les voiles de barques obéissant aux moindres pulsions du vent. Les poteaux dont on se sert pour l'amarrage des gondoles sont encore visibles, mais ils ressemblent aux mâts penchés de barques déjà englouties par la mer. La surface du canal perd son aspect douteux et pâle d'eau domestiquée entre les murs d'une ville; nous voguons sur une épaisseur salubre et profonde, d'un vert-noir dont la couleur intense semble soutenue et nourrie du dedans par la profondeur même de la mer. Une brume dense s'élève autour de nous, cachant les limites de l'horizon blême, étouffant même l'immense clapotis de la mer émue contre les flancs de la barque. Nous sommes au large, dans l'espace sans secours et sans bornes : par tous les pores de nos lèvres, nous aspirons cette brume violette. Notre canot sans voiles, sans rames, sans moteur, avance d'un mouvement doux dans cette ouate silencieuse. Assise à l'avant, appuyée contre l'épaule de son compagnon, la jeune femme pleure tout bas des larmes tristes comme la mer. Un tas de bagages vacille, et sans bruit s'engloutit. Soudain, une molle secousse nous avertit que notre barque a touché terre; deux marches glissantes nous conduisent à une espèce de plate-forme crénelée nous sommes dans la cour extérieure d'un château fort qui épouse étroitement la forme irrégulière de l'îlot sur lequel il est construit, et dont la masse isolée baigne de toutes parts dans l'océan. La cour est déserte; la forteresse semble vide. La barque s'écarte insensiblement du débarcadère et se balance tout près de la rive, à une distance infime où nous ne pourrions plus jamais l'atteindre. La jeune femme s'assied, le dos appuyé aux créneaux, et continue de s'absorber dans ses larmes ; le jeune homme lui tient la main; il est immobile comme au sein d'une méditation profonde, et son dos se voûte un peu sous le poids de sa pensée.

Une grande porte basse au cintre arrondi comme un porche d'église romane se devine à peu de distance de l'endroit où nous sommes, mais le brouillard la fait paraître plus éloignée qu'elle n'est en réalité, et quelques marches de pierre blanche la surélèvent au-dessus du pavement gris de la cour. Peu à peu, nous nous apercevons que cette porte hermétiquement fermée n'est pas un seuil comme les autres : il semble que ses battants soient faits d'aimant, et que les

vêtements de mes compagnons soient chargés de limaille de fer. Une force indéfinissable les attire vers cette porte close, et cependant ils en ont peur : une peur vague et calme, diffuse comme l'angoisse de l'homme qui couve une maladie grave, remue doucement leurs viscères, mais ne pénètre pas jusqu'à leur cerveau qui semble rester inconscient du danger, et privé par là même d'inventer des moyens de défense capables de les sauver. Ils ont l'air tout à la fois engourdis et inquiets, et leur marche coupée d'arrêts brusques rappelle le pas des somnambules ou des oiseaux fascinés. La main dans la main, ils approchent de cette porte derrière laquelle doivent grouiller des créatures gigantesques et difformes, encore plus répugnantes que terribles, qui ressemblent à la fois à des serpents, à des chauves-souris, à des chenilles. Ils s'arrêtent enfin à deux pas du seuil : après une longue attente, la porte s'entrouvre sans bruit, aussi silencieusement que se soulève un rideau de velours; et la jeune femme disparaît dans cet entrebâillement à peine assez large pour laisser passage à son corps. Quelques minutes plus tard, le jeune homme en vêtements à carreaux s'y engouffre à son tour; et le brouillard mou, le silence épais se reforment à nouveau autour de la porte close. Je sais qu'elle ne se rouvrira plus, et je n'ai pas peur. Mais je sais aussi que je suis seule, sur un îlot sans espoir, dans l'immensité gémissante de la mer.

Les vagues montent insensiblement, léchant les créneaux de la muraille, recouvrant peu à peu la plate-forme où je suis assise. Elles me soulèvent : je m'abandonne à leur bercement infini. Je n'éprouve nulle angoisse; au contraire, le balancement de la faible houle est plein de douceur. La barque s'est depuis longtemps enfoncée dans les profondeurs de la mer; seule, la malle dalmate émerge toujours. J'y pose les mains, comme sur une bouée, mais elle se transforme bientôt en un simple panier de paille rouge où un enfant repose comme Moïse sur les eaux. La corbeille s'enfonce à son tour: seuls, mon corps et ce fragile enfant sont insubmersibles, et je flotte, repliée sur moi-même, refermée sur cette petite chair tiède comme les mille plis d'un coquillage, tandis que les cheveux de nouveau-né poussent avec une rapidité miraculeuse, s'allongent démesurément, s'enroulent autour de mes bras, de mes jambes, de mon torse nu, et ondoyent çà et là comme des racines d'algues.

LA MAISON BRÛLÉE, LES SONGES ET LES SORTS, MARGUERITE YOURCENAR, 1938

Le jeune garçon et moi, nous marchons de nouveau côte à côte, mais ma main n'est pas jointe à la sienne, et c'est le matin au lieu d'être le crépuscule. Nous traversons un paysage de longues plaines ondulées tout ondoyant d'étangs et de bocages; et des petites vallées plantées d'ormes aux branchages mutilés s'arrêtent brusquement pour faire place à une côte raide et vernie par le soleil, que relaie à son tour une interminable bande de route nationale posée à plat sur un talus, étirée à travers le pays comme un mètre d'arpenteur. Nous marchons très vite : les lieues filent sous nos pas avec une vitesse quasi miraculeuse, car nous sommes petits, nous n'avons encore que six ou sept ans. Il fait bon : le soleil se déplaçant à travers le feuillage met des taches noires sur nos figures, et la brise joue paresseusement avec les branches de grands arbres familiers dont on ne nous a pas encore enseigné les noms. De temps à autre, nous nous arrêtons pour cueillir une feuille à la branche la plus basse, et, soigneusement, la langue tirée à force d'application, nous dépiautons cette belle chair verte pour ne laisser intact que le squelette végétal, l'ossature ravissante et mince qui fait penser aux arêtes d'une sole, et dont on se sert pour se caresser doucement le bras, du coude sous de gras ombrages aboutit enfin à une petite au poignet. La route qui monte insensiblement esplanade où tournent les ailes géantes d'un moulin. Le meunier de ce moulin est aussi le mercier et le confiseur du village : il vend des chocolats à la crème, des girouettes, du coton à ravauder les bas. Aujourd'hui, il nous offre des brochettes de bonbons bizarres, enfilés à des baguettes de coudrier. Les ombres des ailes de moulin fauchent les rayons de soleil sur le sol, et le meunier-marchand se tient dignement sur le pas de sa porte, très gros, coiffé d'un énorme chapeau mexicain si pointu qu'il ressemble à un bonnet d'astronome auquel son propriétaire aurait ajouté de larges bords dans l'espoir de se protéger les yeux. Le meunier s'appelle Alcide, et il est bancal comme le cocher de ma grand-mère. Il s'approche d'un air mystérieux, l'œil cligné, et penchant sur nous son inquiétante figure rouge, déformée par un rire contenu, il nous souffle au visage :

“On m’appelle Alcide, mais mon vrai nom, c’est Cyrille. Il faut se méfier de Cyrille. Il est très dangereux.”

Et ce gros homme en baudruche s’en va d’un pas léger qui rebondit sur le sol de terre battue. Arrivé au pied du moulin, il se met en devoir de monter les degrés de son échelle de meunier en se tenant à quelque distance des marches, comme si aux barres de bois vermoulu correspondaient d’autres degrés plus solides faits d’air et de ciel. Il va enfin refermer sur lui la porte en bois blanc de sa chambre, mais le vent des ailes de moulin lui enlève son chapeau de paille qui va rouler très loin de nous le long de la route en pente.

Nous continuons notre montée. Les arbres opulents ont fait place à de maigres et noirs sapins, hérissés comme les poils d’un dormeur qui a le cauchemar, et à de grandes prairies nues, des bouses de vaches font ressembler à une étoffe verte semée de disques bruns. Parfois, les grosses bêtes maternelles passent prudemment la tête entre les barrières en fil de laiton, m’enveloppent de leur haleine rassurante, me regardent de leurs grands yeux vagues pleins de calme et d’Asie. Nous passons devant les longs murs blancs de la maison des fous : dans la cour de l’hospice, une vieille dame assise dans une voiture dételée peigne continuellement ses faux cheveux. Je suis un peu inquiète, depuis que je sais que Cyrille est un homme dangereux, mais le regard de mon jeune compagnon me rassure, et je lui souris à mon tour, du sourire pathétique des enfants qui veulent prouver qu’ils ne se sont pas fait mal. Je sais que la maison où je vivais, à l’époque où j’étais enfant ailleurs qu’en songe, est cachée derrière ce dernier bois de sapins, et j’explique à mon ami qu’il faudra avant tout retrouver dans la lingerie un très vieux mannequin d’osier à l’intérieur duquel on peut se glisser quand on ne veut pas que les grandes personnes vous découvrent. Nous sommes un peu fatigués, mais il faut absolument que je montre à mon compagnon cette maison, pour lui expliquer qu’on y était très malheureux.

Nous dépassons les anciennes écuries, où je remarque que les nids d’hirondelle sont plus nombreux que jamais. Les hirondelles volent tout bas: je veux dire par là qu’elles volent sans bruit et qu’elles volent à ras de terre. Au bout d’une allée pleine de rhododendrons flétris et de chrysan- thèmes morts, nous arrivons à ce qui devrait être le porche, avec ses inévitables géraniums dans des pots de pierre. Mais il n’y a plus

de géraniums, ni d'escaliers, ni de terrasse, ni de porche, ni de maison: il n'y a plus rien. C'est bien plus beau : il n'y a plus que les arbres, et les remous de nuages du grand ciel gris. Si j'étais à l'état de veille, je me serais souvenue depuis longtemps que la guerre a détruit cette maison dont les ruines ne m'appartiennent même plus, mais le bruit des bombardements de 1914 n'est pas encore parvenu jusqu'à l'endroit où se passe mon rêve. La prairie oblique fuit sous nos yeux, semée de vagues débris, et tigrée de places noires pelées par la trace du feu. Quelques arbres ébranchés, écorchés, réduits au seul tronc dur, incorruptible comme le fût des colonnes, restent debout sur l'emplacement de la forêt incendiée. Ils limitent comme des portants de théâtre l'infini du paysage, et ces silhouettes suppliciées font penser à des saints Sébastiens, à des Marsyas, à des Christs résorbés à l'intérieur de l'arbre qui leur sert de poteau.

Par-delà le rebord de terrain où s'élevait la maison disparue, la vue s'étend sur un paysage dont rien ne contrarie plus la profonde coulée grise; des fumées bleues, dues aux tas aromatiques qu'on brûle dans les jardins, des fumées noires sorties du gosier des cheminées d'usine se développent pesamment sous le ciel bas, où, çà et là, les vitres d'une église de village touchée par le soleil brillent d'un éclat métallique, comme le cuivre à la quille d'une barque. Tout fond, devinée plutôt qu'aperçue derrière les vagues uniformément ternes de la verdure champêtre, la mer pourvoyeuse de nuages et de souffles nous envoie son profond soupir. Les sifflements de plus en plus forts du vent de mer, aigus comme ces sonneries qui précèdent le départ d'un navire, m'annoncent la fin prochaine de mon rêve, tandis que les deux enfants que nous sommes, serrés l'un contre l'autre pour résister à la bise, joignant enfin leurs mains nues, regardent silencieusement devant eux l'espace vide, émerveillés et consolés par l'immensité.

UNE VISION MÉMORABLE, MARIAGE DU CIEL ET DE L'ENFER, WILLIAM BLAKE, 1793

J'étais dans une imprimerie en Enfer et je vis la méthode par laquelle la connaissance est transmise de génération en génération. Dans la première chambre se trouvait un homme- Dragon en train d'évacuer les déblais à l'embouchure d'une caverne; à l'intérieur, un certain nombre de dragons creusaient plus avant la caverne. Dans la deuxième chambre se trouvait une Vipère enserrant la roche et la caverne, et d'autres l'ornaient d'or, d'argent et de pierres précieuses. Dans la troisième chambre se trouvait un Aigle avec des ailes et des plumes d'air; il faisait que l'intérieur de la caverne était infini. Autour se trouvaient nombre d'hommes à semblance d'aigles, qui bâtissaient des palais dans les falaises immenses. Dans la quatrième chambre se trouvaient des Lions de feu ardent qui tournaient en fureur et, fondant les métaux, en faisaient des fluides vivants. Dans la cinquième chambre se trouvaient des formes Innommées, qui coulaient les métaux dans le firmament. Là les réceptionnaient les Hommes qui occupaient la sixième chambre, ils y prenaient forme de livres et étaient agencés en bibliothèques. Les géants qui formèrent ce monde, le faisant accéder à son existence sensorielle, et qui semblent aujourd'hui y vivre dans les chaînes, sont en vérité les causes de sa vie et les sources de toute activité; mais les chaînes sont la ruse des esprits faibles et soumis, qui ont le pouvoir de résister à l'énergie comme dit le proverbe, « faible en courage, fort en ruse ». Ainsi, une portion de l'être est le Prolifique, l'autre, le Dévorant. Le Dévoreur a l'impression que le producteur est dans ses chaînes, mais non; il ne prend que des portions d'existence et s'imagine que c'est le tout. Mais le Prolifique cesserait d'être prolifique si le dévoreur ne recevait comme une mer l'excès de ses délices.

D'aucuns diront, "Dieu n'est-il pas seul le Prolifique?" Je réponds, « Dieu n'agit et n'existe que dans les êtres ou les hommes existants. » Sur terre il y a toujours ces deux classes d'hommes, et il faut qu'elles soient ennemies ; qui essaie de les réconcilier cherche à détruire

l'existence. La Religion est une tentative pour les réconcilier. Note. Jésus-Christ ne voulait pas les unir mais les séparer, comme dans la parabole des brebis et des boucs. Et il dit, « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. » Le Messie ou Satan ou Tentateur fut d'abord considéré comme un des antédiluviens qui sont nos énergies.

UNE VISION MEMORABLE

Un ange vint à moi et dit : “Oh pitoyable jeune fou! Oh l'horrible! Oh le terrible état ! Considère le cachot ardent que tu te prépares pour toute l'éternité, et où te mène une telle course.” Je dis : « Peut-être accepteras-tu de me montrer mon lot éternel, nous le contemplerons ensemble et nous verrons lequel est le plus désirable, de ton lot ou du mien. » Il me fit alors traverser une étable puis une église puis descendre dans la crypte de l'église, au fond de laquelle se trouvait un moulin. Nous traversâmes le moulin et enfonçant dans la caverne en colimaçon, nous poursuivîmes à tâtons notre pénible route jusqu'à ce qu'apparût au-dessous de nous un vide sans limites, comme un ciel d'en bas, et nous nous retenions aux racines des arbres et pendions au-dessus de l'immensité. Mais je dis, “Si tu veux bien nous allons nous confier à ce vide et voir si là aussi se trouve la providence; si tu ne veux pas, moi si.” Mais il répondit, “Ne sois pas présomptueux, jeune homme; restons ici et contemple ton lot, il ne va pas tarder à apparaître, quand l'obscurité se dissipera.”

Aussi restai-je auprès de lui, assis dans la racine torse d'un chêne. Lui était suspendu dans un champignon qui pendait tête en bas dans l'abîme.

Graduellement nous distinguâmes l'abysse infini, aussi ardent que la fumée d'une ville en flammes; au-dessous de nous à une distance immense se trouvait le soleil, noir, mais qui brillait. Autour de lui se trouvaient des pistes ardentes sur lesquelles tournaient d'immenses araignées rampant vers leur proie qui volait ou plutôt nageait dans l'abîme infini, sous la forme très terrifiante d'animaux nés de la corruption; et l'air en était plein, et sem- blait en être composé. Ce sont

des démons, on les appelle Puissances de l'Air. Je demandai alors à mon compagnon quel était mon lot éternel; il dit, " Entre les araignées noires et blanches."

Mais alors, d'entre les araignées noires et blanches éclatèrent une nue et un feu qui roulèrent à travers l'abîme, noircissant tout en dessous, si bien que l'abîme infernal noircit comme une mer et roula avec un bruit terrible. Au-dessous de nous ne restait à voir qu'une noire tempête, jusqu'à ce regardant vers l'est entre vagues et nuages, nous apercevions une cataracte de sang mêlé de feu ; et à quelques jets de pierre de nous apparut puis replongea le repli écaillé d'un monstrueux serpent. Enfin, à l'est, à environ trois degrés de distance, une crête enflammée apparut au-dessus des vagues; lentement elle se dressa comme une chaîne de rochers dorés, jusqu'à ce que se découvrent à nous deux globes de feu cramoisi, d'où la mer s'enfuyait en nuages de fumée ; et nous vîmes alors que c'était la tête de Léviathan. Son front était divisé en rayures vertes et pourpres comme celles qu'on voit au front du tigre; bientôt nous vîmes sa bouche et des branchies rouges pendaient juste au-dessus de l'écume en fureur, teintant le noir abîme de rayons de sang, et avançant vers nous avec toute la fureur d'une existence spirituelle. Mon ami l'ange quitta son poste et grimpa dans le moulin. Je restai seul, et alors cette vision avait disparu, je me retrouvai assis sur un charmant rivage, près d'une rivière au clair de lune, en train d'écouter un joueur de harpe qui chantait au son de sa harpe ; et son thème était, "L'homme qui jamais ne change d'opinion est comme l'eau dormante, il enfante les reptiles de l'esprit."

Mais je me levai, me mis en quête du moulin, et j'y trouvai mon ange qui, surpris, me demanda comment je m'étais échappé.

Je répondis, « Tout ce que nous avons vu était dû à ta métaphysique; car quand tu as filé, je me suis retrouvé sur un rivage au clair de lune en train d'écouter un joueur de harpe. Mais maintenant que nous avons vu mon lot éternel, te montrerai-je le tien? » Ma proposition le fit rire ; mais Soudain dans mes bras je le pris de force et volai vers l'ouest à travers la nuit, jusqu'à nous élever au-dessus de l'ombre de la terre. Alors je nous précipitai tout droit dans le corps du soleil. Là, je m'habillai de blanc, et prenant en main les volu- mes de

Swedenborg, je m'abîmai hors de la contrée glorieuse, et passai toutes les planètes jusqu'à Saturne. Là, je me reposai quelque temps, puis je sautai dans le vide entre Saturne et les étoiles fixes. « Le voici, ton lot », dis-je, « il est dans cet espace, si l'on peut nommer ça un espace. » Bientôt nous vîmes l'étable et l'église, et je l'emmenai à l'autel et j'ouvris la Bible, et voici ! c'était une fosse profonde, dans laquelle je descendis en poussant l'ange devant moi. Bientôt nous vîmes sept maisons de brique, dans l'une desquelles nous entrâmes; s'y trouvaient un certain nombre de singes, des babouins, et tous de cette espèce enchaînés à mitaille, grimaçant et s'agrippant l'un l'autre, mais retenus par la brièveté de leurs chaînes.

Je vis pourtant que par moments leur nombre s'accroissait et alors les faibles étaient pris par les forts qui, tout en grimaçant, d'abord s'accouplaient avec eux, puis les dévoraient en leur arrachant membre après membre jusqu'à ce que, du corps, ne restât plus qu'un misérable tronc. Qu'ils commençaient par embrasser avec des simagrées de tendresse avant de le dévorer lui aussi ; et j'en vis ça et là qui décortiquaient avec gourmandise la chair de leur propre queue; comme la puanteur nous incommodait terriblement tous deux, nous regagnâmes le moulin, et j'avais à la main le squelette d'un corps, qui s'avéra dans le moulin être les Analytiques d'Aristote.

Alors l'ange dit: "Ta fantasmagorie m'a trompé et tu devrais avoir honte." Je répondis: "Nous nous trompons l'un l'autre, et c'est vraiment perdre son temps que de converser avec toi, dont les œuvres se bornent à des Analytiques."

ARRIVÉE, LE CHÂTEAU, FRANZ KAFKA, 1926

C'était le soir tard, lorsque K. arriva. Le village était sous la neige. La colline du Château restait invisible, le brouillard et l'obscurité l'entouraient, il n'y avait pas même une lueur qui indiquât la présence du grand Château. K. s'arrêta longuement sur le pont de bois qui mène de la route au village, et resta les yeux levés vers ce qui semblait être le vide.

Puis il se mit en quête d'un gîte pour la nuit; à l'auberge, on ne dormait pas; le patron n'avait pas de chambre à louer, mais il voulait bien - fort surpris et décontenancé par ce client qui arrivait si tard - laisser dormir K. dans la salle, sur une paillasse, et K. accepta. Quelques paysans étaient encore attablés devant leurs bières, mais il ne voulait parler à personne, il alla lui-même prendre la paillasse sous le toit et s'étendit à proximité du poêle. Il faisait chaud, les paysans étaient silencieux, il les examina encore un peu d'un œil fatigué, puis il s'endormit.

Mais peu de temps après, on le réveillait déjà. Un jeune homme vêtu comme un citadin, avec un visage d'acteur, des yeux étroits et de gros sourcils, était debout près de lui avec l'aubergiste. Il y avait toujours les paysans, quelques-uns avaient fait pivoter leur siège, afin de mieux voir et de mieux entendre. Le jeune homme s'excusa très courtoisement d'avoir réveillé K., se présenta comme étant le fils de l'intendant du Château et dit ensuite :

Ce village est propriété du Château; quand on y réside ou qu'on y loge pour la nuit, c'est en quelque sorte comme si l'on résidait ou logeait au Château. Personne n'en a le droit sans une autorisation comtale. Or, vous n'avez pas d'autorisation de ce genre ou, du moins, vous n'en avez pas présenté.

K. s'était à demi redressé, avait passé la main sur ses cheveux et regardait ces gens en levant les yeux. Il dit:

-Dans quel village suis-je venu m'égarer? Il y a donc ici un Château ?

-Eh bien, oui, dit le jeune homme lentement, tandis K. avait droit

à des signes de tête désapprobateurs, ça et là dans la salle. Le Château de M. le Comte Westwest.

-Et il faut cette autorisation pour passer la nuit? demanda K. comme s'il voulait bien se convaincre qu'il n'avait pas rêvé ce qu'on venait de lui dire.

-Cette autorisation est obligatoire, lui fut-il répondu ; et il y avait beaucoup de raillerie envers K. dans la façon dont le jeune homme, bras tendu, demanda à l'aubergiste et aux clients: A moins qu'il ne faille pas d'autorisation, peut-être ?

-Eh bien, il va donc falloir que j'aie chercher cette autorisation, dit K. en bâillant.

Et il repoussa la couverture comme s'il voulait se lever.

-Oui, et auprès de qui? dit le jeune homme.

-De M. le Comte, dit K., c'est sans doute tout ce qui me reste à faire.

- Vous prétendez aller chercher cette autorisation maintenant, à minuit, auprès de M. le Comte, s'écria le jeune homme en reculant d'un pas.

- Ce n'est pas possible? demanda placidement K. Alors pourquoi m'avoir réveillé ?

Voilà que le jeune homme était hors de lui:

- Ce sont des manières de vagabond! J'entends qu'on respecte l'administration comtale! Je vous ai réveillé pour vous informer que vous avez à quitter sans délai le territoire du comté.

- Cette comédie a assez duré, dit K. à voix volontairement très basse, et il se recoucha et ramena la couverture sur lui. Vous allez un peu trop loin, jeune homme, et je me réserve de faire état demain de votre façon d'agir.

L'aubergiste et ces messieurs sont témoins, si tant est que j'aie besoin de témoins. Pour le reste, vous voudrez bien noter que je suis le géomètre que le Comte a fait venir. Mes assistants me rejoindront demain en voiture avec les instruments. Je n'ai pas voulu me priver du plaisir d'une marche dans la neige, j'ai malheureusement perdu mon chemin plus d'une fois, et c'est pourquoi je suis arrivé si tard. Je n'avais pas besoin de vous pour savoir qu'il était trop tard pour me présenter

au Château, je n'ai pas attendu que vous m'en avisiez. C'est aussi pourquoi je me, disons, suis contenté de cette couche, où vous avez eu l'impolitesse de venir me déranger. Je pour le moins n'ai rien de plus à déclarer. Bonne nuit, Messieurs. Et K. se retourna vers le poêle. Il entendit encore qu'on s'interrogeait derrière son dos en hésitant :

-Géomètre ?

Puis se fit un silence complet. Mais le jeune homme se ressaisit bientôt et s'adressa au patron, sur un ton assez bas pour sembler respecter le sommeil de K., mais assez fort pour qu'il entende distinctement:

-Je vais m'informer par téléphone.

Comment, il y avait même un téléphone, dans cette auberge de village? Ils étaient remarquablement équipés. Dans le détail, cela surprenait K.; mais dans l'ensemble, à vrai dire, il s'y attendait. Il apparut que le téléphone était installé presque au-dessus de sa tête; il ne l'avait pas remarqué, tant il avait sommeil. Si maintenant ce jeune homme devait téléphoner, avec la meilleure volonté du monde il ne pourrait ménager le sommeil de K.; il s'agissait seulement de savoir si K. devait le laisser téléphoner; K. décida de le laisser faire. Mais alors, il faut bien dire que ça n'avait pas de sens non plus de faire semblant de dormir, et K. se remit donc sur le dos. Il vit les paysans se serrer peureusement les uns contre les autres et se concerter, l'arrivée d'un géomètre n'était pas une mince affaire. La porte de la cuisine s'était ouverte, la silhouette imposante de la patronne s'y encadrait et l'obstruait; le patron s'approcha d'elle sur la pointe des pieds pour la mettre au courant. Alors s'engagea la conversation téléphonique. L'intendant dormait, mais un sous-intendant, l'un des sous-intendants, un certain M. Fritz, était là. Le jeune homme se présenta, il s'appelait Schwarzer, et raconta qu'il avait trouvé K., un homme de trente à quarante ans, passablement déguenillé, dormant tranquillement sur une paillasse, avec un minuscule sac à dos sous la tête et un bâton noueux à portée de main. Donc cet homme lui avait naturellement semblé suspect et, comme le patron n'avait manifestement pas fait son devoir, celui de Schwarzer consistait à tirer l'affaire au clair. Réveillé, interrogé, dûment menacé d'expulsion hors du comté, K. avait fort mal pris la chose et, du reste, peut-être à juste titre, comme il était apparu

par la suite, car il prétendait être géomètre et avoir été appelé par M. le Comte. Schwarzer avait le devoir de contrôler ses dires, au moins pour la forme, c'est pourquoi il pria M. Fritz de se renseigner auprès de la Chancellerie, pour savoir si réellement il était question d'un géomètre qu'on attendait. Qu'on veuille bien lui téléphoner aussitôt la réponse.

Puis il y eut un silence. Fritz se renseignait là-bas, et ici l'on attendait la réponse. K. resta où il était, sans même se retourner, il ne semblait pas curieux de cette réponse et regardait devant lui. Avec son mélange de malveillance et de prudence, le récit de Schwarzer lui donnait une idée de la formation quasi diplomatique dont disposaient sans peine, au Château, même des personnages aussi subalternes. Et puis ils ne ménageaient pas leur peine, il y avait une permanence de nuit à la Chancellerie. Et qui manifestement répondait très vite, car déjà Fritz rappelait. A vrai dire, il fut apparemment fort bref, car Schwarzer raccrocha aussitôt d'un geste rageur et cria :

- Je l'avais bien dit, pas trace d'un géomètre, il nous ment, c'est un vulgaire vagabond et sans doute pire encore.

Un instant, K. crut que tout le monde allait lui tomber dessus, Schwarzer, les paysans et les patrons de l'auberge, et pour esquiver au moins le premier choc il se rencogna tout entier sous la couverture et puis, au moment où il ressortait lentement la tête, voilà que le téléphone sonna de nouveau et - lui sembla-t-il - particulièrement fort. Bien qu'il fût peu vraisemblable que cela concernât de nouveau K., ils restèrent tous interdits et Schwarzer retourna à l'appareil. Il écouta une assez longue explication, puis dit à voix basse :

Ainsi, ce serait une erreur ? C'est fort déplaisant pour moi. Le chef de bureau en personne a appelé ? Curieux, curieux. Et comment voulez-vous que j'explique à présent les choses à M. le géomètre ?

K. dressa l'oreille. Ainsi, le Château l'avait donc nommé géomètre. D'un côté, ce n'était pas bon pour lui, car cela montrait qu'au Château l'on savait sur son compte tout ce qu'il fallait savoir, qu'on avait évalué les forces en présence et qu'on acceptait le combat avec le sourire. Mais, d'un autre côté, c'était aussi une bonne chose, car à son avis cela prouvait qu'on le sous-estimait et qu'il aurait plus de liberté qu'il n'aurait pu tout d'abord l'espérer. Et si l'on s'imaginait pouvoir le terroriser de façon durable en reconnaissant ainsi sa géométrie (ce qui

impliquait certainement qu'on se donnait un avantage intellectuel), eh bien l'on se trompait: K. fut parcouru d'un léger frisson, mais sans plus.

Comme Schwarzer s'approchait timidement, K. l'écarta d'un geste; quand on le pressa d'aller s'installer dans la chambre de l'aubergiste, il s'y refusa et se contenta d'accepter que le patron lui apporte quelque chose à boire avant de s'endormir, et la patronne une cuvette d'eau avec du savon et une serviette; il n'eut pas à demander qu'on vide les lieux, car tout le monde fila vers la sortie en détournant la tête, pour ne pas risquer d'être reconnu le lendemain par K.; on éteignit la lampe et il eut enfin la paix. Il dormit profondément et, mis à part quelques rats qui le frôlèrent furtivement et le gênèrent un peu une ou deux fois, il dormit jusqu'au matin.

Après son petit déjeuner, dont l'aubergiste lui annonça que c'était le Château qui le prenait à son compte, ainsi d'ailleurs que tout son entretien, K. avait l'intention d'aller immédiatement dans le village. Mais le patron, dont il se rappelait la conduite et auquel il n'avait donc adressé que les quelques mots qui étaient indispensables, tournicotait autour de lui comme s'il l'implorait en silence; K. en eut pitié et l'invita à s'asseoir un moment, lui disant:

-Je ne connais pas encore le Comte, on dit qu'il paie bien le travail bien fait, est-ce vrai? Lorsqu'on a quitté comme moi sa femme et ses enfants pour partir au loin on ne veut pas rentrer les mains vides.

-Pour ça, pas Monsieur n'a pas de souci à se faire, on n'entend personne se plaindre d'être mal payé.

-Eh bien, je ne suis pas particulièrement timide et je suis capable de dire ma façon de penser même à un comte; mais si l'on peut s'entendre à l'amiable avec ces messieurs, c'est naturellement bien préférable.

Le patron était assis en face de K. sur le rebord de la fenêtre, sans oser s'installer plus confortablement, et pendant tout ce temps il le regardait de ses grands yeux marron tout effarés. Il avait commencé par imposer sa présence, et voilà qu'il semblait impatient de s'esquiver. Craignait-il qu'on le questionne sur le Comte? Craignait-il de ne pouvoir se fier à ce « monsieur » qu'était K. à ses yeux? Il fallait distraire son attention. K. regarda sa montre et dit:

- Mes assistants ne vont pas tarder à arriver, pourras-tu les loger ici?

-Certainement, Monsieur, dit l'homme, mais est-ce qu'ils ne vont pas habiter avec toi au Château?

Renonçait-il si facilement et si volontiers à ses clients, et à K. en particulier, pour vouloir à tout prix l'envoyer au Château?

- Ce n'est pas encore certain, dit K., il faut d'abord que je sache quel genre de travail on me réserve. Si par exemple je dois travailler ici, en bas, il serait plus raisonnable que j'y habite aussi. Et puis je craindrais que la vie là-haut, au Château, ne me dise rien. Je veux toujours être libre.

-Tu ne connais pas le Château, dit l'aubergiste à voix basse.

-Certes, dit K., il ne faut pas juger trop vite. Pour le moment, je ne sais rien du Château, sinon qu'on s'y entend à choisir le géomètre qui convient. Il se peut qu'on y ait d'autres qualités encore.

Et K. se leva, pour délivrer de sa présence l'aubergiste qui se mordillait nerveusement les lèvres. Il n'était pas facile de gagner la confiance de cet homme.

En partant, il remarqua au mur un portrait sombre dans un cadre sombre. Il l'avait déjà aperçu quand il était couché, mais à distance il n'en avait pas distingué les détails et il avait cru que le cadre était vide et qu'on voyait seulement son fond noir. Mais c'était bien un portrait, il s'en apercevait maintenant, le portrait d'un homme d'une cinquantaine d'années, dont on voyait la tête et le buste. Il tenait la tête tellement penchée sur la poitrine qu'on voyait à peine ses yeux et ce fléchissement semblait provoqué par le poids de son grand front et d'un nez fort et crochu. Ecrasée, au niveau du menton par la position de la tête, la grande barbe rebiquait en bas. Les doigts de la main gauche s'écartaient dans l'épaisse toi-son, sans parvenir à soulever cette tête.

-Qui est-ce, dit K., le Comte?

Il restait planté devant le portrait sans se retourner vers l'aubergiste.

-Non, l'intendant.

-Ils en ont, un bel intendant, au Château. Dommage que son fils soit moins bien. L'aubergiste attira K. vers lui pour lui chuchoter à l'oreille :

-Non, Schwarzer a exagéré, hier; son père n'est que sous-intendant, et même l'un des derniers.

A cet instant, K. eut le sentiment que l'aubergiste était un enfant et il dit en riant:

-Ah, la fripouille!

Mais l'aubergiste ne rit pas avec lui. Il dit:

-Son père est tout de même puissant, lui aussi.

-Allons donc, dit K., tout le monde te semble puissant! Moi aussi, peut-être ?

-Toi, dit l'homme timidement, mais avec gravité, tu ne me parais pas puissant.

-Tu es donc assez bon observateur, dit K., je ne suis effectivement pas puissant, soit dit en confidence, vraiment pas. Et du coup je n'ai sans doute pas moins de respect que toi pour les puissants, seulement je suis moins franc que toi et je ne veux pas toujours en convenir.

Et pour rassurer l'aubergiste et se le concilier un peu, K. lui tapota la joue. L'homme eut tout de même un petit sourire. C'était vraiment un gamin, avec son visage mou et presque imberbe. Comment se retrouvait-il avec cette large femme plus toute jeune que, par une petite lucarne, l'on voyait s'affairer dans la cuisine, les coudes écartés du corps? Mais K. ne voulut plus le presser de questions ni faire disparaître le sourire qu'il lui avait enfin arraché; aussi lui fit-il simplement signe d'ouvrir la porte, et sortit dans le beau matin d'hiver.

Il vit alors le Château, là-haut, bien dessiné dans l'air limpide et plus distinct encore du fait de la mince couche de neige qui en recouvrait toutes les parties et en soulignait toutes les formes. Du reste il semblait qu'il y eût là-haut, sur la colline, beaucoup moins de neige que là, dans le village, où K. avait tout autant de peine à avancer que la veille, sur la route. Ici, la neige montait jusqu'aux fenêtres des petites maisons et écrasait, juste au-dessus, leurs toits bas. Tandis que là-haut, sur la colline, tout s'élançait légèrement et librement vers le ciel, c'est du moins l'impression qu'on avait d'en bas.

Dans l'ensemble, le Château correspondait, vu de loin, à ce qu'attendait K. Ce n'était ni un vieux château fort, ni une résidence somptueuse d'époque plus moderne, c'était une vaste bâtisse composée de quelques bâtiments à deux étages et d'un grand nombre de

constructions plus basses serrées les unes contre les autres; si l'on n'avait pas su que c'était un château, on aurait pu prendre cela pour une bourgade. K. n'aperçut qu'une tour, sans qu'on pût dire si c'était celle d'une habitation ou le clocher d'une église.

Des vols de corneilles tournaient autour.

Les yeux fixés sur le Château, K. poursuivait son chemin, rien d'autre ne le préoccupait. Mais en s'approchant davantage, il trouvait le Château décevant; c'était bien, à tout prendre, une bourgade assez misérable, un tas de maisons rustiques, à ceci près que tout était peut-être bâti en pierre, mais le crépi était tombé depuis longtemps et la pierre semblait s'effriter. K. eut le souvenir fugitif de sa petite ville natale, elle n'avait presque rien à envier à ce prétendu château; si K. n'avait eu pour but que de le visiter, sa longue excursion eût été peine perdue et il eût été mieux avisé de retourner une fois dans son pays, qu'il n'avait pas revu depuis si longtemps. Et il comparait en pensée le clocher de son pays avec cette tour, là-haut.

Le clocher montait d'un seul jet, sans hésitation, il s'effilait en lignes droites et se couronnait d'un grand toit de tuiles rouges, c'était une construction terrestre (que saurions-nous construire d'autre ?), mais il avait un but plus élevé que l'amalgame des maisons basses et une expression plus claire que celle des mornes journées de labeur. Cette tour, là-haut, la seule qu'on pût voir, était manifestement celle d'une habitation, peut-être celle du Château central; elle était ronde et uniforme, heureusement habillée de lierre pour une part, pourvue de petites fenêtres qui étincelaient à présent au soleil (cela avait quelque chose d'aberrant) et couronnée par une espèce de terrasse dont les créneaux mal dessinés, irréguliers et délabrés se découpaient sur le ciel bleu comme s'ils avaient été tracés par quelque main d'enfant, timide ou désinvolte.

On avait le sentiment que quelque occupant morose, ayant de bonnes raisons d'être reclus au fin fond de cette demeure, en avait crevé le toit pour se dresser aux yeux du monde. De nouveau, K. s'immobilisa, comme si cet arrêt devait donner plus de fermeté à son jugement. Mais il fut dérangé. Derrière l'église du village près de laquelle il s'était arrêté ce n'était en fait qu'une chapelle, flanquée d'une

sorte de grange qui pût accueillir les paroissiens se trouvait l'école. C'était un bâtiment long et bas, qui avait curieusement l'air à la fois provisoire et très ancien, et qui se trouvait derrière un jardin clos de grilles qui n'était pour le moment qu'un champ de neige. Les enfants en sortaient à ce moment précis, avec l'instituteur. Ils l'entouraient en un groupe compact, tous les yeux étaient fixés sur lui, leurs bavardages fusaient sans cesse de toutes parts et ils parlaient tellement vite que K. ne comprenait rien.

LOCUS SOLUS, RAYMOND ROUSSEL, 1914

CHAPITRE PREMIER

Ce jeudi de commençant avril, mon savant ami le maître Martial Canterel m'avait convié, avec quelques autres de ses intimes, à visiter l'immense parc environnant sa belle villa de Montmorency.

Locus Solus la propriété se nomme ainsi est une calme retraite où Canterel aime poursuivre en toute tranquillité d'esprit ses multiples et féconds travaux. En ce lieu solitaire il est suffisamment à l'abri des agitations de Paris et peut cependant gagner la capitale en un quart d'heure quand ses recherches nécessitent quelque station dans telle bibliothèque spéciale ou quand arrive l'instant de faire au monde scientifique, dans une conférence prodigieusement courue, telle communication sensationnelle.

C'est à Locus Solus que Canterel passe presque toute l'année, entouré de disciples qui, pleins d'une admiration passionnée pour ses continuelles découvertes, le secondent avec fanatisme dans l'accomplissement de son œuvre. La villa contient plusieurs pièces luxueusement aménagées en laboratoires modèles qu'entretiennent de nombreux aides, et le maître consacre sa vie entière à la science, aplanissant d'emblée, avec sa grande fortune de célibataire exempt de charges, toutes difficultés matérielles suscitées au cours de son labeur acharné par les divers buts qu'il s'assigne.

Trois heures venaient de sonner. Il faisait bon, et le soleil étincelait dans un ciel presque uniformément pur. Canterel avait reçus non loin de sa villa, en plein air, sous de vieux arbres dont l'ombrage enveloppait une confortable installation comprenant différents sièges d'osier.

Après l'arrivée du dernier convoqué, le maître se mit en marche, guidant notre groupe, qui l'accompagnait docilement. Grand, brun, la physionomie ouverte, les traits réguliers, Canterel, avec sa fine moustache et ses yeux vifs où brillait sa merveilleuse intelligence, accusait à peine ses quarante-quatre ans. Sa voix chaude et persuasive donnait beaucoup d'attrait à son élocution prenante, dont la séduction et la clarté faisaient de lui un des champions de la parole. Nous cheminions depuis peu dans une allée en pente ascendante fort raide.

A mi-côte nous vîmes au bord du chemin, debout dans une niche de pierre assez profonde, une statue étrangement vieille qui, paraissant formée de terre noirâtre, sèche et solidifiée, représentait, non sans charme, un souriant enfant nu. Les bras se tendaient en avant dans un geste d'offrande - les deux mains s'ouvrant vers le plafond de la niche. Une petite plante morte, d'une extrême vétusté, s'élevait au milieu de la droite, où jadis elle avait pris racine.

Canterel, qui poursuivait distraitement son chemin, dut répondre à nos questions unanimes.

« C'est le Fédéral à semen-contrà vu au cœur de Tombouctou par Ibn Batouta », dit-il en montrant la statue - dont il nous dévoila ensuite l'origine

Le maître avait connu intimement le célèbre voyageur Echenoz, qui lors d'une expédition africaine remontant à sa prime jeunesse était allé jusqu'à Tombouctou.

CHAPITRE II

A mesure que nous montions, la végétation devenait plus rare. Bientôt le sol acheva de se dénuder de toutes parts, et, au terme du trajet, nous eûmes connaissance d'une grande esplanade très unie et entièrement découverte.

Nous fîmes quelques pas vers un point où se dressait une sorte d'instrument de pavage, rappelant par sa structure les demoiselles -ou hies- qu'on emploie au nivellement des chaussées.

Légère d'apparence, bien qu'entièrement métallique, la demoiselle était suspendue à un petit aérostat jaune clair, qui, par sa partie inférieure, évasée circulairement, faisait songer à la silhouette d'une montgolfière.

En bas, le sol était garni de la plus étrange façon.

Sur une étendue assez vaste, des dents humaines s'espaçaient de tous côtés, offrant une grande variété de formes et de couleurs. Certaines, d'une blancheur éclatante, contrastaient avec des incisives de fumeurs fournissant la gamme intégrale des bruns et des marrons. Tous les jaunes figuraient dans le stock bizarre, depuis les plus vaporeux tons paille jusqu'aux pires nuances fauves. Des dents bleues, soit tendres, soit foncées, apportaient leur contingent dans cette riche polychromie, complétée par une foule de dents noires et par les rouges pâles ou criards de maintes racines sanguinolentes.

Les contours et les proportions différaient à l'infini - molaires immenses et canines monstrueuses voisinant avec des dents de lait presque imperceptibles. Nombre de reflets métalliques s'épanouissaient çà et là, provenant de plombages ou d'aurifications.

A la place occupée actuellement par la hie, les dents, étroitement groupées, engendraient, par la seule alternance de leurs teintes, un véritable tableau encore inachevé. L'ensemble évoquait un reître sommeillant dans une crypte sombre, vautre mollement par le au bord d'un étang souterrain. Une fumée ténue, enfantée cerveau du dormeur, montrait, en manière de rêve, onze jeunes gens se courbant à demi sous l'empire d'une frayeur inspirée par certaine boule aérienne presque

diaphane, qui, semblant servir de but à l'essor dominateur d'une blanche colombe, marquait sur le sol une ombre légère enveloppant un oiseau mort. Un vieux livre fermé gisait à côté du reître, qu'illuminait faiblement une torche plantée droite dans le sol de la cryptede.

Le jaune et le brun régnaient dans cette singulière mosaïque dentaire. Les autres tons, plus rares, jetaient des notes vives et attirantes. La colombe, faite de superbes dents blanches, avait une pose de rapide et gracieux élan; participant à l'équipement du reître, des racines habilement agencées composaient d'une part certaine plume rouge ornant un chapeau sombre affalé près du livre, de l'autre un grand manteau pourpre agrafé par une boucle de cuivre due à d'ingénieux attroupements d'aurifications; un complexe amalgame de dents bleues créait une culotte azurée, qui s'enfonçait dans de larges bottes en dents noires; les semelles, très visibles, comprenaient un agrégat de dents noisette, parmi lesquelles de nombreux plombages figuraient des clous régulièrement espacés.

C'était sur la botte gauche que la demoiselle se trouvait présentement arrêtée.

En dehors du tableau, les dents gisaient de tous côtés avec la plus complète incohérence, plus ou moins clairsemées sans aucun résultat pictural. Autour de la limite fictive marquée à la ronde par les dents les plus distantes de la région centrale, s'étendait une zone vide, bordée elle-même par une corde grêle fixée de loin en loin au sommet de minces piquets hauts de quelques centimètres. Nous étions tous rangés devant cette barrière polygonale.

Soudain la hie s'enleva d'elle-même dans les airs et, poussée par un souffle modeste, se posa non loin de nous, après une directe et lente excursion de quinze à vingt pieds, sur une dent de fumeur brunie par le tabac.

Canterel, nous entraînant d'un signe, enjamba la corde, franchit la limite déserte et s'approcha de l'instrument aérien. Nous le suivîmes tous, très attentifs à ne pas déplacer les dents éparses, dont l'apparent désordre était sans nul doute le résultat laborieux d'études approfondies.

De près, l'oreille percevait plusieurs tic-tac, émis par la demoiselle,

qui brillait au soleil.

Sans nous marchander les plus séduisants commentaires, Canterel attira notre attention sur les divers organes de l'appareil. Juste au sommet de l'aérostat, laissée à nu par le filet formant là une sorte de col sans relief, une soupape automatique d'aluminium comprenait une ouverture circulaire à obturateur voisine d'un petit chronomètre au cadran visible.

Sous le ballon, les cordages verticaux et ténus composant la partie inférieure du filet, entièrement fait de soie rouge fine et légère, agrippaient, en guise de nacelle, par des trous forés dans son bord droit et très bas, un plateau rond d'aluminium, qui, ressemblant à un couvercle renversé, contenait une substance jaune d'ocre étalée en couche mince sur son fond horizontal. Le dessous du plateau était centralement rivé au sommet d'un étroit poteau d'aluminium cylindrique et vertical constituant le corps même de l'objet.

Une longue tige, pareillement en aluminium, plantée de côté dans la région supérieure du poteau, s'élevait obliquement vers le ciel, plus haut que le plateau circulaire, et finissait en se ramifiant triplement. Chacune de ses trois branches soutenait debout à son extrémité un chronomètre assez grand, auquel s'adossait un miroir rond de même circonférence; les trois cadrans, s'ignorant l'un l'autre, se trouvaient orientés extérieurement dans trois sens divergents, alors que les trois disques de verre étamé faisaient face à un commun espace médian et, respectivement, regardaient à peu près l'ouest, le sud et l'est. Actuellement le premier miroir recevait directement l'image du soleil et la dardait en plein sur le second, qui la renvoyait vers le plateau-nacelle, tandis que le troisième ne semblait jouer aucun rôle. Chaque miroir tenait à son chronomètre par quatre tiges horizontales délicatement dentées, fichées individuellement en haut, en bas, à droite et à gauche dans le revers de son pourtour; ces tiges, dans les trois cas, traversaient le chronomètre de part en part et pointaient de l'autre côté, en marge périphérique du cadran, un peu inférieur comme diamètre à l'ensemble du mouvement d'horlogerie.

Actionnées par d'invisibles roues dentées en rapport avec le mécanisme des chronomètres, les tiges, par une grande variété de progressions et de reculs, pouvaient donner aux miroirs toutes

sortes d'inclinaisons; l'avant de chacune se composait d'une petite boule métallique emprisonnée aux deux tiers par une sphère creuse incomplète adaptée au dos du miroir en jeu ; ce mode d'attache se prêtait facilement aux déplacements du disque réfléchissant dans les sens les plus divers.

Chaque jour le triple système suivait le soleil dans sa course, du lever au coucher. Pendant la matinée le miroir tourné à l'est recueillait en premier l'ensemble des feux étincelants; après le passage de l'astre au méridien il devenait inactif et son vis-à-vis prenait son rôle. Militant depuis l'aurore jusqu'au soir, le miroir contemplant le sud reflétait toujours en deuxième, pour les braquer dans une direction invariable, les effluves radieux que lui décochaient sans interruptions l'un ou l'autre des brillants disques voisins.

Sur le milieu de la tige oblique triplement ramifiée à sa fin s'élevait un court support droit, presque aussitôt divisé en deux branches courbes formant une moitié de circonférence aux cornes pointées vers le zénith. Ce demi-cercle, perpendiculaire à l'idéal plan vertical dans lequel se trouvait la tige oblique, pouvait servir de cadre partiel à une puissante lentille ronde qui, assimilant son diamètre horizontal au sien, était fixée intérieurement par deux pivots à la portion culminante des branches courbes. Placée avec précision sur le chemin du faisceau lumineux répercuté en second par le plus lointain miroir, la lentille était couchée parallèlement aux rayons qui l'inondaient.

Un chronomètre de dimension minime, dont le cadran ornait extérieurement la partie haute d'une des branches courbes, avait pour mission de faire virer la lentille à tels moments strictement déterminés, grâce à une subtile accointance entre son mouvement et le pivot contigu.

Assurant la stabilité de l'ensemble, une tige métallique horizontale, terminée comme un demi-haltère par un contrepoids en boule, était vissée dans le poteau d'aluminium du côté juste opposé à la lentille et aux miroirs.

Une immense aiguille aimantée, semblant provenir de quelque géante boussole, traversait perpendiculairement le poteau à mi-hauteur et, présentant la même longueur de part et d'autre, servait, par son magnétisme, à toujours maintenir, durant les vols, l'ustensile aérien

dans une orientation immuable. Sa pointe alors que son piquant méridional coïncidait de façon similaire, nord était placée droit au-dessous du miroir inspectant le sud, mais à moindre distance, avec le contrepoids sphérique. Comme base, trois petites griffes d'aluminium, courbes et tout unies, rappelant en miniature les pieds d'un meuble, supportaient le bord inférieur du poteau ; chacune appuyait son extrémité sur le sol, en donnant à la hie une assiette suffisante, et montrait extérieurement, tout au bas de sa courbe régulière et sortante, le cadran d'un chronomètre exigu à peine plus large qu'elle-même. A mi-hauteur des trois griffes étaient respectivement ancrés, de façon interne et convergente, trois minces clous horizontaux, dont la pointe s'enfonçait très légèrement dans le pourtour d'une minuscule rondelle en métal bleu, ainsi campée isolément et à plat dans l'espace, juste sous l'axe du poteau. Une deuxième rondelle, de même format, mais dont le métal offrait une teinte gris clair, stationnait directement au-dessus de l'autre, à un millimètre d'intervalle, et se trouvait suspendue à une fine tige verticale, qui, tenant par un bout au centre de sa surface supérieure, disparaissait dans le poteau.

Un peu plus haut que le niveau d'attache des griffes, l'extrême portion inférieure du poteau enchâssait, en un point de sa périphérie, le cadran d'un dernier chronomètre.

Nous ayant laissé le temps nécessaire à un examen approfondi de la demoiselle, Canterel revint sur ses pas suivi de notre groupe, et quelques secondes plus tard nous étions tous postés comme précédemment au bord de la corde, que nous avions franchie de nouveau.

Le bruit d'un faible choc attira bientôt nos regards vers le bas de l'appareil; entre les trois griffes, la rondelle grise, s'abaissant sous une poussée de sa tige, avait rapidement rejoint l'autre, et toutes deux restaient maintenant collées étroitement. A l'instant précis de leur réunion, la dent brune placée au-dessous d'elles avait quitté le sol et, obéissant à quelque mystérieuse aimantation, s'était plaquée contre le verso de la rondelle bleue. Pour l'oreille, les deux heurts, semblant simultanés, s'étaient confondus en un seul.

Peu après, un éclair jaillit de la lentille, qui, ayant accompli brusquement un quart de tour en pivotant sur l'axe de son diamètre

horizontal, coupait désormais perpendiculairement le faisceau lumineux émis, suivant une obliquité descendante, par le miroir braqué au sud.

Par suite de cette manœuvre, les rayons, traversant le verre spécial, se concentraient avec l'aire intégrale de la substance jaune étalée sous l'aérostas dans le plateau circulaire; quelques-uns des fins cordages inférieurs du filet rayaient d'une ombre imperceptible ce soudain miroitement. Sous l'effet d'intense chaleur ainsi produit la matière ocreuse devait dégager un gaz léger pénétrant dans le ballon par son ouverture évasée, car l'enveloppe se bombait graduellement. La force ascensionnelle fut bientôt suffisante pour enlever l'appareil entier, qui bondit doucement dans les airs, pendant que tulle, effectuant un nouveau quart de tour dans le même sens, obscurcissait l'amalgame jaune en cessant d'y concentrer les rayons solaires.

Le vent avait changé pendant notre station par-delà l'obstacle de la corde, et la demoiselle fut ramenée vers le tableau dentaire ; mais ce second trajet formait un angle assez ouvert avec le premier, et c'était sur le plus sombre coin de la crypte où sommeillait le reître que l'instrument se dirigeait.

En bas, pendant le vol, une des griffes s'allongea d'elle-même grâce à une aiguille interne qui descendit d'un demi-centimètre.

Bientôt le ballon se dégonfla sensiblement, et l'appareil, s'abaissant, établit ses deux griffes sans rallonge sur un ensemble de s appartenant à l'une des berges de l'étang souterrain, tandis que l'aiguille révélée depuis peu s'installait à même le sol au milieu d'un espace resté vide. Au moment de l'atterrissage nous avions vu, sur le sommet de l'aérostas, la soupape encore béante, qui, ayant laissé fuir la quantité de gaz voulue, se refermait sans bruit à l'aide de son obturateur, simple disque d'aluminium capable tour à tour de se cacher puis de réapparaître en tournant, sans changer de plan, sur certain pivot intéressant un point de son bord extrême. Par déduction analogique nous comprenions maintenant comment le premier voyage de la hie s'était perpétré au moyen de la lentille et de la soupape, dont les agissements respectifs avaient alors échappé à nos yeux novices.

Entre les trois griffes la rondelle grise venait de se relever, entraînée par sa tige, et de nouveau un millimètre d'écart la séparait de

la bleue. Aussitôt, prouvant que de ce fait l'aimantation était détruite, la dent chargée de nicotine qui avait suivi l'appareil dans les airs quitta le revers de la rondelle bleue et tomba sur le sol, où elle combla en partie un point inachevé de la mosaïque. La teinte de la nouvelle débarquée s'harmonisait avec celle des dents voisines, et le tableau se trouvait un peu avancé par ce minime apport remis en bonne place.

La lentille exécuta un quart de tour dans le sens habituel, et les émanations de la substance (ocreuse, lumineusement échauffée, enflèrent la baudruche. Le ballon s'enleva, pendant que la lentille pivotait derechef et que l'aiguille-rallonge réintégrait la griffe qui lui tenait lieu d'étui. La brise avait gardé son dernier cap, et la demoiselle poursuivit sa course en ligne droite jusqu'à une solitaire et lointaine racine rose, fine et pointue, sur laquelle une manœuvre de la soupape la fit descendre et se poser.

DE L'AVENIR DE LA GUERRE, ANTICIPATIONS, HERBERT GEORGES WELLS, TRADUCTION DU C.O.G, 1901

En imaginant les anticipations de l'avenir de la guerre, il se pose une certaine difficulté dès le début. On pourrait soit répondre aux questions que les événements actuels posent, et ayant déterminé quelque chose de la nature de l'État à venir et de la force de son inclination guerrière, on peut spéculer sur la façon dont ce vaste organisme mal organisé se battra ; ou on peut mettre tout cela de côté, et compte tenu des appareils toujours plus puissants que la science physique offre au soldat, nous pouvons essayer de développer une idée générale et théorique de la guerre optimisée, puis parler de la nature de l'État le plus susceptible d'être efficace dans une telle guerre, et ainsi arriver aux conditions de survie avec lesquelles les gouvernements actuels régnant par la confusion, lutteront les uns contre les autres. Nous suivrons cette dernière piste. Nous traiterons tout d'abord de la guerre menée pour elle-même, d'une armée modèle, aussi efficacement qu'une abstraction peut le faire, et d'une organisation modèle pour

l'État derrière elle. Après cela, l'état de confusion qui règne dans l'organisme social moderne, se métamorphosant incongrûment vers cet état d'optimisation impératif et finalement inévitable, deviendra facilement concevable pour tous.

Le grand changement qui se produit dans la façon de faire la guerre est le même changement qui se produit dans le tissu social. Le changement essentiel dans le tissu social, tel que nous l'avons analysé, est le remplacement progressif de l'ancienne large population de travailleurs par un mécanisme minutieusement organisé [...]. Dans la guerre, comme je l'ai déjà indiqué, cela prend la forme de la substitution progressive du cheval et du soldat privé - qui étaient les moteurs vivants et uniques de l'ancien temps - par des machines, et de l'effacement de la vieille distinction entre les dirigeants, qui se précipitaient d'une manière manifestement dangereuse et encourageante dans les incidents pittoresques de la bataille, et les meneurs, qui applaudissaient et chargeaient et remplissaient les fossés et étaient massacrés d'une manière dramatique. L'ancienne guerre se menait avec de longues marches mornes, de grandes difficultés lors des campagnes, mais aussi des moments décisifs héroïques. De longues périodes de campements - presque toujours avec une épidémie de peste - de marches et de retraites, beaucoup d'activités nécessaires d'alimentation et de fourrage, culminent jusqu'à un soulagement infini en une heure ou deux de « bataille ». La bataille était toujours une affaire tumultueuse très intime, les hommes étaient jetés les uns sur les autres en vastes masses excitées, dans des machines de combat vivantes, organiques, des lances et des baïonnettes clignotaient, un côté ou l'autre cessait de prolonger l'agonie, puis la chose était terminée. Les perdants voient leur force s'effondrer dans son ensemble, et les vainqueurs l'écrasent. La cavalerie avec ses sabres brillants marquait le point culminant de la victoire. Dans les derniers stades de l'ancienne guerre, des volées de mousquetaires étaient ajoutées aux régiments en lutte, et enfin des canons, comme une méthode accessoire pour renverser ces bataillons de soldats. Ainsi, vous avez « livré bataille » et vaincu les forces de votre ennemi partout où vous les rencontriez, et lorsque vous avez atteint votre objectif dans sa capitale, la guerre était terminée... La nouvelle guerre n'aura probablement aucune de ces caractéristiques de l'ancien système.

La révolution qui est en cours de l'ancienne guerre à une nouvelle guerre, différente dans toute sa nature de l'ancienne, est marquée principalement par les progrès constants dans la portée et l'efficacité du fusil. Le fusil se développe de manière persistante à partir d'un outil maladroit, que tout clown peut apprendre à utiliser en une demi-journée, vers un mécanisme très complexe, facilement mis hors service et facilement mal utilisé, mais aux possibilités les plus extraordinaires entre les mains d'hommes de courage, de caractère et de haute intelligence. Sa précision a fait de son entretien, de son chargement et de la visée, des questions secondaires par rapport à celle de sa portée. Même son élaboration en tant qu'instrument est probablement encore incomplète. On peut le concevoir pourvu à l'avenir de viseurs télescopiques à fils croisés, dont la focalisation, corrigée par une utilisation ingénieuse de matériau hygroscopique, pourrait même trouver la distance, et ainsi permettre de l'utiliser avec assurance jusqu'à un kilomètre ou plus. Il prendra probablement aussi certains des traits de la mitrailleuse. Il sera utilisé soit pour des tirs simples, soit pour envoyer un feu nourri de balles simultanées jetées hors du chargeur uniformément, sur toute petite zone que le carabinier viserait. Il sera probablement transporté par un seul homme, mais cela n'est pas indispensable, sauf pour la baïonnette, dont les exigences peuvent être satisfaites d'une autre manière, mais pour laquelle il restera l'instrument d'un seul homme. Il sera, tout aussi probablement, rattaché à ses munitions et son équipement par des roues de bicyclette, et sera sous la garde de deux ou plusieurs soldats associés. Équipés d'une telle arme, un seul tireur d'élite, utilisant une poudre sans fumée et une couverture soigneusement choisie, pourra se rendre pratiquement invisible et capable de surprendre, d'arrêter et de détruire un ennemi trop visible même en nombre assez considérable, à moins d'un kilomètre de lui. Et une série de tels groupes de tireurs d'élite disposés de manière à couvrir l'arrivée de renforts, de provisions et de munitions par l'arrière, pourrait résister à toute attaque visible pendant une période indéfinie, à moins que le terrain qu'ils occupent ne soit exploré très habilement et subtilement par une sorte de canon ayant une portée supérieure à celle de leur fusil. Si le sol qu'ils occupaient devait être creusé et transformé en tranchées, tout cela pourrait ne pas être utile, et il n'y

aurait rien d'autre à faire que de les attaquer par une avancée à couvert de la nuit ou de l'obscurité causée par des fumigènes, ou par l'incendie de leur couverture. Même dans ce cas, ils pourraient être mortels avec un tir rapproché. Grâce à leur puissance dans de telles attaques, quelques centaines de ces hommes pourraient tenir des positions d'une étendue assez vaste, et quelques milliers pourraient tenir une frontière. Assurément, une simple poignée de ces hommes pourrait arrêter l'attaque la plus multitudinale ou couvrir la retraite la plus désordonnée du monde, et même lorsqu'un assaut ingénieux, audacieux et chanceux les auraient enfin éjectés d'une position, l'aube leur redonnerait simplement la perspective de reconstituer dans de nouvelles formations leur énorme avantage défensif.

La seule défaite finale qu'une telle force de tireurs d'élite pourrait subir serait l'avance lente et circonspecte sur elle d'une force similaire de tireurs d'élite supérieurs, rampant en avant sous le couvert de la nuit ou des obus fumigènes et du feu, creusant des fosses pendant le cessez-le-feu ainsi obtenu, et se rapprochant ainsi de plus en plus et obtenant une maîtrise de plus en plus complète du terrain du défenseur jusqu'à ce que l'approche des secours, de la nourriture et des munitions du défenseur cesse d'être possible. Sur ce, il n'y aurait rien d'autre à faire que de se rendre ou de s'enfuir vers positions arrières, une fuite à laquelle les tirs répondraient fatalement si elle était entreprise trop tard.

Probablement qu'entre des nations contiguës qui ont maîtrisé l'art de la guerre, au lieu de s'asperger par des nuées de cavalerie selon l'ancienne méthode, c'est ainsi que s'ouvrira la lutte, par un vaste duel tout au long de la frontière entre des groupes de tireurs d'élite, continuellement renforcés et ravitaillés de l'arrière. Pendant un certain temps, il est fort possible qu'il n'y ait pas d'armée définie ici ou là, qu'il n'y ait pas de bataille contrôlable, qu'il n'y ait pas du tout de grand général sur le terrain. Mais quelque part à l'arrière, l'organisateur central s'assiéra au centre téléphonique de son vaste front, et il enverra des soldats ici et des munitions là et observera, observera perpétuellement la pression, la pression incessante et impitoyable qui cherche à contrecarrer sa pression opposée. Derrière la fine ligne de tir qui est effectivement engagée, le pays sur de nombreux kilomètres sera rapidement dégagé et consacré aux affaires de la guerre, de

grandes machines seront à l'œuvre pour faire les deuxième, troisième et quatrième lignes de tranchées qui pourraient être nécessaires si la ligne de tir est repoussée, étalant des chemins transversaux pour le mouvement latéral rapide des cyclistes qui seront en vigilance perpétuelle pour soulager les pressions locales soudaines, et tout au long de ces grandes routes routières que nos premières « anticipations » ont esquissées, il y aura un vaste et rapide mouvement de va-et-vient des gros et très longs canons. Ces armes seront probablement combattues à l'aide de ballons. Ces derniers seront suspendus au-dessus de la ligne de tir tout au long du front, montant et se retirant sans cesse ; ils détermineront continuellement la répartition des forces de l'antagoniste, dirigeront le feu de grands canons en se déplaçant continuellement au-dessus de l'appareil et les supports à l'arrière de sa ligne de combat, prévoiront des plans de nuit et chercheront une faiblesse tactique ou stratégique dans cette ligne de bataille sinieuse.

Il est évident qu'une guerre arrivée à un tel niveau de précision, deviendra de moins en moins dramatique, et de plus en plus une monstrueuse opposition des gens contre les gens. Aucun petit général poussant ses troupes dans l'hystérie nécessaire à la charge, aucun officier courageux, aucune galanterie imprudente ou entêtement invincible des hommes ne servira. Pour le commandant en chef sur un cheval regardant sentimentalement ses « bonhommes » marcher vers la mort ou la gloire en légions, il devra y avoir une équipe loyale d'hommes, travaillant simplement, sérieusement et subtilement pour garder le front serré, et au front, chaque petite compagnie isolée d'hommes devra être un conseil de guerre, une petite conspiration sous l'homme capable d'être son capitaine, aussi vif et individuelle qu'une équipe de football, conspirant contre la compagnie de l'ennemi au loin. Le commandant de bataillon sera remplacé en effet par l'organisateur des ballons et canons par lesquels ces quelques centaines de splendides individus seront guidés et renforcés. À la place de centaines de milliers de jeunes hommes plus ou moins ivres et non entraînés qui marchent dans la bataille - des adolescents à la tête confuse, sentimentaux, dangereux et futiles - des milliers d'hommes sobres se prépareront à leurs plus hautes performances, faisant de leur mieux ; à la place des bataillons de baïonnettes, les impacts fracassants des escadrons venant récolter

les vastes champs de la mort, il y aura des centaines de petites batailles de fusil combattues jusqu'à la garde, des traits galants ici, et là une surprise de nuit, la lueur sinistre et soudaine des baïonnettes nocturnes, des intuitions brillantes qui feront tomber des obus catastrophiques apportant la mort au cœur des collines et des forêts gardant des masses d'hommes imprudemment exposées. Sur huit kilomètres de chaque côté des lignes de tir - dont le feu ne s'éteindra probablement jamais complètement tant que la guerre durera - les hommes vivront, mangeront et dormiront sous la menace imminente d'une mort imprévue.... Telle sera la phase d'ouverture de la nouvelle guerre que nous verrons venir rapidement.

Et derrière la mince ligne de tir de chaque côté, une vaste multitude de personnes seront à l'œuvre ; en effet, toute la masse des agents de l'État devra être à l'œuvre, et la plupart d'entre eux seront simplement au même travail ou à un travail similaire à celui effectué en temps de paix - seulement maintenant en tant que combattants sur les lignes de communication. Le personnel organisé des grandes administrations routières, qui fait maintenant partie du programme militaire, déportera les personnes faibles et apportera des fournitures et des soutiens ; les médecins quitteront leurs fonctions civiles pour des postes officiels préétablis, dirigeront l'alimentation et le traitement des masses en mouvement et protégeront les hommes précieux de l'appareil de combat de la maladie ; les ingénieurs enracineront et élèveront une grande variété d'appareils compliqués et ingénieux conçus pour surprendre et déranger l'ennemi de manière nouvelle ; les marchands de nourriture et de vêtements, les fabricants de toutes sortes de choses nécessaires, seront convertis par la simple déclaration de guerre en fonctionnaires ; une réalisation pratique des conceptions socialistes sera tout à fait inévitablement imposée à l'État combattant. L'État qui n'a pas incorporé à son organisation de combat toute sa force et toute sa substance matérielle, ses routes, ses véhicules, ses moteurs, ses fonderies et toutes ses ressources en nourriture et en vêtements ; l'État qui, au début de la guerre, doit négocier avec les compagnies de chemin de fer et de navigation, remplacer les chefs de gare expérimentés par des officiers inexpérimentés et marchander contre les intérêts étrangers pour toutes sortes d'approvisionnements, sera extrêmement désavantagé par rapport

à un État qui a émergé de la confusion sociale de l'époque actuelle, s'est débarrassé de tous les vestiges de notre distinction actuelle entre officiel et gouverné et a organisé tous les éléments de son être.

J'imagine que dans cette guerre idéale par rapport à la guerre d'aujourd'hui, il y aura une restriction très considérable des droits du non-combattant. Une grande partie du droit international existant implique une implication curieuse, une distinction entre le gouvernement belligérant et ses agents accrédités dans la guerre; et l'ensemble de ses sujets. Il y a une disposition à traiter le gouvernement belligérant, malgré le statut démocratique de nombreux États, comme ne représentant pas pleinement son peuple, pour établir une sorte de citoyenneté mondiale dans la masse commune en dehors de la classe officielle et militaire. La protection du non-combattant et de ses biens arrive enfin - en théorie du moins - à une distance mesurable des panneaux d'affichage : « Les combattants sont priés de se tenir à l'écart de l'herbe ». Cette disposition, je l'attribue à une reconnaissance de cette obsolescence et inadéquation de l'organisation formelle des États, qui a déjà été discutée dans ce livre. C'était une disposition qui était peut-être plus forte dans les premières décennies du XIXe siècle, et plus forte maintenant qu'il est probable qu'elle le sera à l'avenir, qui suit le cours régulier et irrésistible d'une préparation militaire intense et universelle. Dans notre État imaginaire du XXe siècle, organisé principalement pour la guerre, cette tendance à différencier une masse non-combattante dans l'État combattant ne sera certainement pas respectée, l'État sera organisé dans son ensemble pour combattre dans son ensemble, il aura affirmé triomphalement le devoir universel de ses citoyens. La force militaire sera une organisation beaucoup plus large que l'« armée » d'aujourd'hui, ce ne sera pas simplement les poings mais le corps et le cerveau du territoire. L'ensemble de l'appareil, l'ensemble du personnel engagé dans la communication interne, par exemple, peut éventuellement ne pas être la propriété de l'État et un service de l'État, mais si ce n'est pas le cas, il sera certainement dans son ensemble organisé comme une force de volontaires, qui peut instantanément devenir une partie de l'appareil de défense ou d'agression au déclenchement de la guerre. Les hommes peuvent très vraisemblablement ne pas avoir d'uniforme, car les uniformes

militaires ne sont qu'un aspect de cette phase curieuse et transitoire de restriction, mais ils auront leurs ordres et leur plan universel. Alors que les cloches sonnent et que les téléphones d'enregistrement envoient leurs nouvelles dans chaque maison pour dire que la guerre est arrivée, il n'y aura pas de va-et-vient sur les voies publiques, pas de cris sur les plates-formes mobiles des noyaux urbains, pas de foules de badauds valides inutiles devant les journaux à sensations parce que les idiots qui gouvernent ne leur ont pas trouvé de meilleur emploi. Chaque homme sera sobre et intelligent sur son emploi particulier - même le riche actionnaire, le rentier héritier d'une société, recevra quelque chose à faire, et s'il n'a rien appris d'autre, il servira à attacher des paquets de munitions ou à emballer des saucisses militaires. Très probablement, les meilleurs de ces gens et de la classe spéculative se seront qualifiés de tireurs d'élite cyclistes pour le front, certains d'entre eux ont peut-être même consacré le loisir de la paix aux études militaires et entraînés à de nouvelles armes. Le recrutement parmi les classes ouvrières - ou, plus exactement, parmi le peuple des Abysses - aura diminué au point de disparaître ; les gens qui ne sont pas bons en temps de paix ne sont pas susceptibles d'être bons dans une entreprise aussi grave et compliquée que la guerre moderne. Le trafic des routes, naturel en temps de paix, va maintenant se diviser en deux flux, l'un de non-combattants venant tranquillement et confortablement hors de danger, l'autre de soldats et de matériel allant au front. Il n'y aura pas de panique, pas de difficultés, car tout aura été largement pré-arrangé - nous avons affaire à un État idéal. Calmement et solidement, cet État aura saisi son adversaire et gonflé ses muscles - c'est tout.

Désormais, la stratégie de cette nouvelle guerre dans sa phase d'ouverture consistera principalement en des mouvements très rapides de canons et d'hommes derrière cette fine ligne de tireurs d'élite, afin de porter soudainement et de manière inattendue un coup de force, de s'emparer d'une position dans laquelle les canons et les hommes peuvent être poussés à déborder et à tourner l'avantage du terrain contre une partie de la ligne ennemie. Le jeu consistera en grande partie à peupler et à écraser cette ligne, à l'étirer sur un arc jusqu'au point de rupture, à sécuriser une position à partir de laquelle bombarder et détruire ses supports et ses provisions, et à capturer ou détruire ses

fusils et son appareil, et ainsi l'arracher à une ville ou à un arsenal qu'elle couvrait. Et un facteur de première importance dans cette guerre, en raison de l'importance d'avoir une vision d'ensemble, un facteur qui sera énormément développé à l'avenir, sera le facteur aérien. Nous avons déjà vu le ballon captif comme un accessoire d'une importance considérable, même dans la guerre d'Afrique du Sud. Dans la guerre qui se poursuivra dans les États européens hautement organisés du début du siècle, le ballon militaire spécial utilisé en conjonction avec des canons, peut-être de petit calibre mais d'une longueur et d'une portée énormes, jouera un rôle de première importance. Ces canons seront transportés sur de vastes chariots mécaniques, éventuellement avec des roues d'une taille qui leur permettra de traverser presque toutes sortes de terrains. Les aéronautes, munis de cartes à grande échelle du pays hostile, indiqueront aux artilleurs le point précis sur lequel diriger leur feu, et au-dessus de la colline et de la vallée, l'obus volera - dix kilomètres peut être - vers sa cible, un camp, une attaque nocturne massive ou un canon avançant.

DE LA GUERRE ET DU FUTUR, ANTICIPATIONS, HERBERT GEORGES WELLS, TRADUCTION DU C.O.G, 1901

Laissez-moi donc ici brosser le portrait de ce qui me semble être l'essence de ce qui serait à même de porter une organisation des nations. Certains éléments que l'on retrouve dans mon exposé sont tout à fait banals et communs à l'ensemble de ceux qui réfléchissent à la question, d'autres sont de ceux sur lesquels on s'attarde bien moins. J'ai brodé ça et là une chose avec une autre, les propositions d'untel ou untel et il me semble qu'il est ainsi possible d'énoncer une solution qui serait acceptable pour la plupart des hommes de notre monde se voulant être raisonnables. Pour commencer, il faut directement considérer des bains de sang tels que ceux de Dinant, de Louvain et du Lusitania non pas comme des nécessités mais comme les symptômes d'un mal ; que les explosions de colère qui appellent à la vengeance et aux châtements sans

apporter de réel progrès pour une résolution soient écartés. Alors peut-on commencer à concevoir l'éventualité d'un union des nations pour notre monde. Laissez-moi donc encore dresser les grandes lignes de cette pacification. Ses principes reposent les uns sur les autres, chacun étant interdépendant de l'autre.

En premier lieu, il est entendu qu'il faudrait un traité commun entre toutes les grandes puissances de notre monde, les engageant à un certain nombre de nécessités.

Ainsi il faudrait que le peu de grandes puissances industrielles à même de produire des armes de guerre modernes s'emparent et contrôlent totalement cette industrie à l'échelle de la planète et sans jamais laisser aucune autre partie se joindre à leur club. C'est une tâche bien plus aisée qu'il n'y paraît. La guerre s'étant tant développée mécaniquement qu'aujourd'hui ses tenants et aboutissants ne semblent reposer que sur le bon vouloir de quatre ou cinq géants industriels.

Ensuite vient le concept de Ligue pour la Paix. Il faudrait avoir un tribunal international qui règle les questions et les enjeux des différents internationaux. Les pouvoirs dominants se devraient de ne maintenir troupes et marines que dans la seule optique de garantir l'application des décisions d'une telle cour et il leur faudrait s'engager à attaquer et supprimer toute force parmi eux qui chercherait à augmenter son attirail de guerre au-delà des limites établies.

Tout cela a déjà été bien abordé sous bien différents aspects. Mais jusque-là cela ne suffit pas. C'est ignorer la primauté des méthodes de la guerre économique qui promeuvent et encouragent les conflits modernes internationaux de manière inextricable. Si nous sommes prêts à aller loin en termes de contrôle à l'international, il faut persister afin que le Tribunal international puisse être en mesure d'apprécier, de contrôler et de décider d'abolir n'importe quel tarif ou privilège localisé qui seraient si injuste ou sérieusement énervant qu'il puisse provoquer le courroux des autres états ou affecter les relations internationales quant aux questions de taxations, de quarantaine ou d'embargo. De plus, il lui faudrait pouvoir étendre et contrôler les prérogatives données au Bureau international de l'Agriculture à Rome en ayant un droit de regard sur le contrôle des matières premières. Il lui faudrait aussi pouvoir régir les lois de nos océans, en s'assurant d'établir des

règles de transport de marchandises équitables et dans l'intérêt de tous. En l'absence de ces garanties, il ne serait quasiment pas capable de gérer le trafic de certains types d'armes, ni de prévenir le fait que certains pays en étouffent d'autres par le biais de guerres commerciales. En rien cela ne permettrait d'abolir la guerre.

Maintenant, il ne me semble guère que les gens aient une pensée claire à ce propos. C'est quasiment une exception parmi ceux en pourparlers pour la paix que de considérer l'absolue nécessité d'un accès libre aux ressources naturelles ; du charbon en passant par les produits exotiques. Pour ce faire, qu'un libre export sans règles tarifaires contraignantes soit possible et que la reconnaissance de tels principes par une cour internationale soit intrinsèque à celle de l'idée de paix mondiale permanente. Une paix qui ne prodiguerait que vaguement le fruit de ces principes ne saurait alors écarter l'épée de Damoclès qu'elle tenterait d'ignorer. Et une « paix » incapable de restaurer les industries de la Belgique, de la Pologne ou du Nord de la France ne saurait qu'imposer une nouvelle « guerre après la guerre » en obligeant les Alliés à surtaxer l'Allemagne au sein d'une économie amère. Cette reconstruction bien évidemment est une condition implicite à n'importe quel effort dans l'optique d'établir une paix économique mondiale.

Ces concepts une fois arrangés pour notre avenir, il faudrait poursuivre plus loin en instaurant une commission internationale des frontières, dont les statuts seraient définis par certaines conditions convenant aux belligérants afin de redessiner les cartes d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Cette guerre est l'occasion peut être unique pour notre planète de retracer des limites naturelles sur une « carte de l'Humanité ». Un planisphère alors à même de garantir un maximum d'homogénéité et le minimum de liberté économique se faisant dans le respect des communautés. Tous les gens idéalistes rêvent de la restauration de la Pologne. Mais c'est une gaminerie que d'imaginer la satisfaction d'une nation polonaise en ayant la Posnanie encore sous le joug de la Prusse, amputée de Cracovie et sans un port en mer baltique. Ces exigences de la Pologne pour atteindre une telle apogée territoriale auraient pourtant un plus grand prix à payer que n'importe laquelle des idées arrêtées des belligérants du Congrès.

Au-delà de ce Tribunal international, si nous voulons effectivement nous prémunir de la guerre, il faudrait à ce dernier pouvoir être en mesure d'intervenir au sein des affaires de n'importe laquelle de ces contrées ou régions à même de provoquer un désordre manifeste et afin d'en protéger les ressortissants étrangers alors présents, qu'ils y soient de passages ou y ayant des intérêts pour des biens comme des personnes et bien que n'en ayant pas la citoyenneté.

De tels accords, ainsi que je l'ai déjà indiqué, seraient à même de tirer la politique internationale du désespoir du misérable bain de sang qu'incarne ce présent conflit. Il s'agit là, j'ose l'imaginer, d'apporter la quiétude à tout homme raisonnable quel qu'en soit son pays d'origine. Mais pour y arriver, il faut nécessairement l'implication d'individus aussi peu concernés que ceux qui composent le peuple américain et afin que ces derniers y œuvrent en pesant de leur poids. Il faut absolument confronter ce monde à une autorité d'une telle sorte qu'elle puisse surpasser ce conflit même au-delà de ce que l'on considère comme raisonnable. Sans quoi jamais l'esprit des hommes ordinaires ne saurait être l'envisager sous l'angle d'une proposition à l'aspect pratique. Je ne vois pas la moindre graine à même de faire germer une telle idée dans ce qu'il reste des champs de batailles européens. C'est donc une occasion suprême pour l'Amérique. Et pourtant en une telle situation c'est tout simplement le fruit du bon sens et la solution qui ne peut que satisfaire un Allemand rationnel tout autant qu'un citoyen anglais ou français. Il n'y a rien à cet encontre sinon que le préjudice des choses tout à fait nouvelles.

DIALOGUE AVEC UNE IA, LES FURTIFS, ALAIN DAMASIO, 2019

Alors je me suis résolu à prendre un taxile. Un blob bleu, informe et capitoné, qui ressemblait à une grosse auto-tamponneuse ceinturée de pare chocs élastiques et dont il était inutile de distinguer l'avant de l'arrière. Je me suis vautré dans le fauteuil de cuir, au milieu de ce salon roulant qui singeait on ne sait quoi de vintage. Tout à l'intérieur se voulait tactile et feutré. C'était le concept du cocon ou de la bulle, que tous les constructeurs avaient adopté dans un même élan de facilité, comme l'évidente conjuration d'une ville pour qui le citoyen n'était plus qu'une attention indéfiniment à capter et un corps dont il fallait vampiriser chaque mouvement pour en presser l'orange amère du data. Dans le taxile, la pression retombait. Parler devenait inutile, un luxe. Toucher la vitre suffisait à l'entr'ouvrir ; palper l'accoudoir vous massait les reins avec langueur ; frapper la table basse illuminait un bar tristoune à base de whisky sans alcool. Je m'étais contenté d'en effleurer la surface pour y dissiper la carte s'irisant dans les nervures du bois. À la place, la transcription analogique du trafic, une plutôt chouette idée, faisait pousser drue une forêt équatoriale qui envahissait la table.

Au bout de dix minutes de bouchons browniens, comme seules les IA de protocole divergent savent les générer, le lecteur d'émotions a lu mon agacement à mes jurons aussi bien que mon ennui à ma position dans le fauteuil. Il m'a demandé si je souhaitais discuter pour passer le temps. J'ai répondu « oui » en demandant un alter ego. Il m'est tombé du plafond, se gonflant à la façon d'un airbag, avant que le mannequin s'habille de lumière grâce à une projection holographique qui n'était pas si mauvaise que ça. Avec un peu de bonne volonté, tu finissais par vouloir croire qu'un être humain conversait face à toi. Une voix de femme a commencé par dire :

- Quel type de profil souhaitez-vous, monsieur ?
- Disons... un gars agréable, la cinquantaine, travailleur manuel.

Peau tannée. Brun.

- Quelle dynamique de conversation ?
- Complice, empathique.

- Quel thème et quelle approche ?
- La ville intelligente, l'informatique pervasive, les objets connectés... Ce genre de choses. Approche critique et politique.
- Avez-vous un registre de langue préféré ?
- Familier, un peu argotique.
- Voulez-vous amorcer la conversation ?
- Oui, je vais commencer.

Le mannequin avait peu de latitude de mouvement, mais il s'est enfoncé dans son fauteuil et a posé sa tête sur sa main, comme s'il attendait que je parle. Le visage était beau, ridé, affable. La routine d'attente bien foutue. Je ne savais pas vraiment par quoi attaquer et j'ignorais la taille et la finesse de la base de tchat au sein de laquelle l'IA irait puiser sur un sujet aussi pointu. Avec un angle en outre radical, donc plutôt rare, qui devait comporter peu d'occurrences. C'est justement ça qui piquait ma curiosité : avoir une idée de l'état moyen de la critique sur les smart cities. À force de me voir gamberger dans mon coin, mon alter ego a finalement pris la parole en premier :

- Ces taxiles, c'est de la belle techno. Mais faudrait qu'ils apprennent à se comprendre entre eux. Ça serait moins le bordel ! On avance pas !
- On en vient à regretter les vrais chauffeurs de taxi, non ?
- À qui le dites-vous ! J'ai été chauffeur pendant dix ans avant qu'ils prennent tout le marché avec leurs auto-tamponneuses ! Je peux vous dire que je conduisais mieux que leurs machines !
- Vous faites quoi maintenant ?
- Je vais chez ma mère pour...
- Quel métier je veux dire ?
- Je suis carrossier. Je répare les pare-chocs. Ça leur coûte moins cher que de remplacer. Rapport que ça bugne beaucoup !
- Vous pensez quoi de leur ville intelligente ?
- Ville intelligente ? Ville de cons ouais ! Une catastrophe ! À tous les niveaux !
- Par exemple ? Au niveau écologie ?
- Au niveau écologie, y a tellement d'objets connectés partout que ça crée un smog électromagnétique. Ça augmente la consommation électrique. Ça augmente les déchets toxiques. Ça épuise les terres rares.

Et je parle pas de la pollution sonore. Et je parle pas de la pollution lumineuse ! Les poubelles qui parlent pour te dire de trier, j'en peux plus !

J'admiraï comment l'IA réussissait à aligner les arguments sans trop donner l'impression d'une liste à puces. Car c'était une liste sémantique, au départ, classée dans une pile par proximité de sens, à coup sûr. Avec à la fin, une clause populaire typique, pompée telle quelle sur un « coup de gueule » humain. Argumentatif + affectif, l'IA varie, bien vu. Beau répertoire idiomatique. Et si je testais l'ampleur de la base ?

– Et au niveau de l'impact sur la santé ?

– On vit dans un micro-ondes géant monsieur ! Alors les cancers, ça monte ! Les maladies nerveuses, le manque de sommeil, ça monte ! Le stress fait baisser les taux de sérotonine, donc ça fait descendre le bonheur des gens.

On sentait un peu trop les chaînes logiques à base de plus/moins mais ça restait assez bien géré. Je me décidai à tenter une dynamique en neurone- miroir, à partir de phrases simples. Juste pour voir si le programme suivrait :

– Moi ce qui me gêne le plus, c'est ce que ça induit politiquement. On ne peut plus faire un pas sans être tracé. Il y a comme un Parlement des machines qui décide dans notre dos. Nous sommes gouvernés par des algorithmes. Mais on ne décide jamais de leurs critères ! On ne discute pas du programme, ni des arbitrages qu'ils vont faire pour nous. Ce sont des boîtes noires. Ça nous rend dépendants. Le système nous gère...

– Je suis complètement d'accord avec vous. Vous savez, tout ce qui peut être numérisé le sera ! Tout ce qui peut être interconnecté le sera ! C'est l'avenir ! Rien ne doit plus exister de façon isolée. C'est pour ça qu'ils veulent qu'on soit tous bagués. Les sans bagues, voilà l'ennemi !

– Avec la bague, plus d'amnésie. Tout ce que tu fais pourra être retenu contre toi, n'est-ce pas ? Plus d'amnésie.

– Ce qu'ils veulent, je vais vous dire : c'est que l'informatique soit fondue dans les comportements. Ils veulent une techno sans couture, qu'on remarque plus, qu'on sente plus. La meilleure des technos, c'est la techno qui disparaît. « Tout se contente de fonctionner », voilà.

Comme ça, tu peux pas te plaindre. Tu peux râler sur personne. Tu sais même plus pourquoi le feu reste au rouge alors que t'attends depuis cinq bonnes minutes !

Je ne sais pas où il puisait tout ça, ce bon gars à la mine réjouie, qui me rappelait mon père. Si ses routines de conversation avaient été construites à partir de blogs militants ou si un Turc mécanique, du style étudiant déclassé et vénèr, n'avait pas été payé un mao de l'heure pour pondre des blocs de rhétorique gauchiste, stockés dans des silos et que l'IA allait ici chercher, à la façon des pièces d'un légo, pour les clipser à la suite, un peu au hasard sans doute, avec une pondération qui hiérarchisait les arguments et un réseau de neurones à vingt couches pour enchaîner les phrases. Théorie + citation + exemple. En tout cas, c'était plutôt impressionnant. Ça n'avait rien d'« intelligent » bien sûr, et seul mon animisme spontané et bienveillant pouvait, en instillant un sens humain dans ce golem de phrases, l'élever à l'intelligence : je faisais encore tout le travail et je le savais pertinemment. Et pourtant... Ma distance critique s'amenuisait, j'étais pris dans l'échange et j'entrepris par défi de monter encore le niveau, en mode didactique :

– À l'origine de la ville intelligente, il y a la notion d'ubimedia, qu'on a oubliée aujourd'hui. Du latin ubique, qui veut dire « partout ». L'intelligence ambiante. L'idée que l'informatique pouvait essaimer en plein air, partout, dans les rues, le mobilier urbain, les services rendus aux habitants, le système de gestion des déplacements...

– Tout à fait.

– Cette intelligence ambiante, ils l'ont conçue autour de trois champs. D'abord les surfaces, qui sont une création de l'homme : les murs, les sols, les plafonds, les portes, les façades, qui pouvaient faire des écrans idéaux, des zones de projection. L'ambiant ensuite, c'est-à-dire l'impalpable comme le son, la lumière, l'air et sa circulation, la température qu'ils se sont mis à capter et à gérer pour contrôler l'atmosphère de la ville, son mood disons. Et enfin le tangible, à savoir les objets qu'on peut manipuler, prendre, agencer, caresser, comme ici, dans ce taxi. Voir, sentir et toucher. Mais jamais directement : toujours de façon médiée, par interface interposée, pour qu'une information précise puisse en être prélevée.

– C'est exactement ça.

– Vous avez remarqué d’ailleurs comme ces interfaces impliquent de plus en plus tout le corps ? Avant, ça ne sollicitait que la vue et le toucher, avec l’écran et le clavier, la vieille souris, le doigt. Puis ils ont généralisé les interfaces vocales, sonores. Puis le gestuel, avec la signature pour certifier l’identité. Après, ils ont commencé à faire de nos déplacements et de notre position dans la ville un signal pour interagir. Et depuis dix ans, c’est notre émotion même qu’ils lisent et qui leur sert d’interface. Vous-même, là, en ce moment, vous l’utilisez !

– Tout à fait.

– Quand ce n’est pas nos ondes cérébrales ! Nos corps et nos esprits sont complètement sous contrôle ! Rien de ce qui émane de nous n’échappe à la captation et à la renormalisation numériques. Nos villes sont des prisons sentientes... Non ?

– Vous parlez d’or. « Nos villes sont des prisons dont les murs et les barreaux se parlent entre eux » – Varech.

Citation-miroir sur ma phrase finale. Du Varech, carrément ! Plus radical, tu fais pas ! Reformulation en écho. Classique en manipulation comportementale mais toujours efficace. Donne la sensation d’être écouté et compris.

– Comment vous expliquez que les gens acceptent ça ? tenté-je.

– Je sais pas. Et vous ?

Ah ah... Tactique de base des chatbots quand ils sont débordés
> retourner la question. Ça sonne comme un défi, ça stimule l’ego, j’ai d’ailleurs enchaîné, pour le plaisir de formuler à haute voix des réflexions que j’aurais pu juste marmonner dans ma tête :

– Ils acceptent parce que nous rêvons tous d’un monde bienveillant, attentif à nous. Un monde qui prenne soin de nos esprits et de nos corps stressés, qui nous protège et nous choie, nous aide et corrige nos erreurs, qui nous filtre l’environnement et ses dangers. Un monde qui s’efforce d’aménager un technococon pour notre bien-être. L’intelligence ambiante pourvoit à ça. Elle nous écoute et elle nous répond. Elle courbe cette bulle autour de nos solitudes. Elle la tapisse d’objets et d’interfaces cools. Bien sûr, elle en profite pour nous espionner jusqu’au slip et pour nous manipuler jusqu’à la moelle ! Mais au moins, elle s’occupe de nous, ce que plus personne ne fait vraiment... C’est un cercle vicieux. Plus nos rapports au monde sont interfacés,

plus nos corps sont des îlots dans un océan de données et plus nos esprits éprouvent, inconsciemment, cette coupure, qu'ils tentent de compenser. Et ils la compensent en se reliant à des objets, en touchant et parlant à des dispositifs qui nous rassurent – et nous distancent en même temps. Un réseau social est un tissu de solitudes reliées. Pas une communauté. Ce fauteuil que je caresse n'est pas un corps mais il me masse les reins. Ça me fait du bien donc ça me fait rêver d'un vrai corps que je n'aurai pas donc je reviendrai au fauteuil, encore et encore...

– Bien vu. [Il n'embraie pas. L'hologramme mime une attitude admirative, limite fascinée. Il attend que je continue, je suis pris au jeu.]

– Je crois aussi qu'il est toujours resté un fond d'animisme en nous, même dans notre Occident si rationnel. Que nos murs soient vivants, nos tables sensibles, que nos poubelles nous parlent et que nos miroirs nous disent que nous sommes beaux, ça donne de l'esprit aux choses. Ça réenchante le monde. Il suffit de voir comment les enfants le vivent !

– Vous avez trop raison. (...) Je crois que nous sommes arrivés à destination. C'est con, cette conversation était passionnante ! J'espère que vous l'avez kiffée autant que moi ! [Registre familial inégal, certes, mais c'est pas mal, vraiment.]

– Vous félicitez vos Turcs et vos programmeurs ! Ils ont bien bossé. Vous m'avez joliment passé le temps. Merci monsieur Sac-d'air !

– Une bien belle journée à vous, m'sieur !

Alain Damasio, *Les Furtifs*,
La Volte, 2019, p. 272-278

MANIFESTE DE ZAD, LES FURTIFS, ALAIN DAMASIO, 2019

À les relire, surtout à les écrire, au feeling des lieux, je trouvais ce manifeste finalement assez solide, plutôt large de portée, en tout cas très adapté à ce que l'insurrection voulait déployer ici. Très vite, en nous voyant former nos grandes lettres, des moujiks amusés nous ont rejoints, des primitives, des terrestres, des anars, un peu de tout. Au cap des Mèdes, sur l'esplanade, nous avons galéré avec des cailloux blancs pour écrire l'exorde, dont j'aimais beaucoup la poésie :

*S'est étendu l'hiver où les hommes à semelles de vente te marchent
sur la gueule pour y imprimer leurs marques.
Toi, tu as le visage du printemps qui s'ignore et qui vient,
qui lève dans tes yeux. Toi, tu étais déjà debout.
Ce mantract est pour toi, pour nous. Qui sommes légion.
Et qui avançons avec cette porte ouverte entre nos deux épaules,
qui bat, et nos allures d'appel d'air*

À la plage de Notre-Dame, avec du bois flotté et des cordes, nous avons marqué :

*Tâtonner. Rater. Essayer encore. Rater mieux.
Faire que nos expériences prennent corps, s'offrent le temps,
ouvrent l'espace. Faire que quelque chose enfin se passe.
Faire qu'il existe un dehors, une jungle, des zag et des zoûaves,
au zoo libéral qui nous encage. Du possible, sinon j'étouffe !
[...]
Comprendre qu'ils te veulent libre pour mieux te contrôler.
Que chaque bague qui luit laisse une trace sur les cartes qu'ils compilent.
« Cours camarade, les yeux-mondes sont derrière toi. »
Comprendre ton statut d'épluchure pour les porcs du pig data.
Comprendre ce qui nous séduit, où l'on nous conduit
– et que tu es leur produit. Alors sur les réseaux en torero s'effacer –
ressusciter l'angle qu'on croyait mort.*

Juste passer. Se découvrir furtif... Hop !

À la Courtade, avec des bambous cassés, nous nous sommes lâchés sur une laisse de deux cents mètres de long, avec moult punchlines qu'on devait surtout à Naïme et Héloïse :

*Longtemps tu fus l'individu qui crut que tout lui est... dû.
L'individu-à-liste, séquencé ; l'indivi/duel : seul contre tous !
Ta vie d'hyperliens, d'alien, d'i-rien retranché comme un pépin dans ton grain de raison, dans ta bulle de filtre, au milieu de ta commune-ôtée.
Puisqu'on a tout fait pour nous rendre étrangers au monde,
quoi d'étrange à ce que nous voyions tout le monde comme un étranger ?
Toi que Big Tata couve dans ton technococon : plutôt chenille ou papillon ?
Se lover ou s'envoler, enfin ?*

Sur la place du village, devant l'église, à côté d'une petite horde de ronfleurs dans des sacs de couchage, nous avons marqué à la craie ça, un peu le noyau du combat :

*Ils ont le réseau, tu n'as rien. Tu es le 0, ils sont le 1.
Alors noue ! Construis avec d'autres les communs.
Et au coeur de ce nous, explore à quel point tu es liens.
Politique de l'amitié : s'élever du solitaire au solidaire,
de la grappe au groupe, du connectif au collectif.
La liberté des autres déplie la nôtre – origami.*

On a crocheté par le moulin du Bonheur où Sabrina K., une fondatrice de la Mue, a eu l'idée d'utiliser les quatre pales pour y scotcher au gaffeur blanc :

*Longtemps vous nous avez travaillés au corps, chers pouvoirs.
À l'exploiter, à l'assigner, à le gérer. À le genre.
Apprenez désormais qu'il est à nous. Tout simplement.
Et que nous l'avons libéré pour nous tisser tous à nouveau, autrement,
corps et âmes, en fil de soi, de trame, d'Ariane, en fil de faire surtout :
faire avec, faire ensemble, faire corps.*

En redescendant à la plage d'Argent, une petite euphorie commençait à monter car les premières images de nos premiers mantras nous arrivaient par nos drones. Un hacker basque en avait déjà fait une sorte de diaporama avec une musique « qui-va-bien ». Les partages en ligne explosaient. Ça nous a redonné de l'énergie pour cette plage si bien nommée... qui ne pouvait qu'accueillir notre mantra sur l'économie :

*S'ils pouvaient, ils numérotent tes cris.
Sous leurs chiffres, ta chair bruisse. Moi j'te calcule pas !
Hors de prix est toute vie véritable. Au bout du compte,
sur ce système, ça : rien ne les détruit plus que le gratuit.*

Steph-le-pizzly, un ami de Zilch, a proposé la grande dalle du phare pour y taguer à la peinture :

*Puisque leur monde est une pub qui nous vend de la réalité...
Puisqu'ils ont algorithmé jusqu'à l'amour, le jeu, le jouir et l'amitié...
Puisqu'en nous procurant par la technologie le pouvoir,
ils nous ont en douce retiré la puissance...
La bague : un seul anneau pour nous gouverner tous ?
Sans doute est-il temps de reprendre en main
nos outils et au sérieux notre autonomie technique ? Hacker vaillant, rien
d'impossible !*

Afin de parachever notre tour et puisque nous étions maintenant une cinquantaine de scribes chauffés à blanc, suffisamment nombreux pour une dernière tocade de graffland art, nous avons été chercher du sable blanc sur la plage du Grand-Langoustier, dans nos mains, des sacs, dans nos poches... Et là, laborieusement, tout en cursives et sur toute la longueur du chemin de terre entre le fort et le trou du Pirate – nous avons fait onduler des lettres de sable qui calligraphiaient ce qui aurait pu être le mantra des Terrestres :

*Nous sommes la nature
qu'on défonce.*

*Nous sommes la Terre qui coule,
juste avant qu'elle s'enfonce.*

*Nous sommes le cancer de l'air et des
eaux, des sols, des sèves et des sangs.*

*Nous sommes la pire chose qui soit
arrivée au vivant. OK.*

Et maintenant ?

*Maintenant, la seule croissance
que nous supporterons
sera celle des arbres et des enfants.*

*Maintenant nous serons
la nature qui se défend.*

OBÉRON, ALIÉNATION, NOËL FIRMIN, 2024

II

Puck Tau F 3141 est un biorobot de deuxième génération.

De la taille des grosses bactéries, il peut accomplir leurs tâches si on lui en donne l'ordre. C'est à dire se répliquer.

Il reconnaît et assimile les composants du milieu ambiant, puis les assemble en protéines, grâce à ses ribosomes artificiels. Il en profite pour trouver de quoi recharger ses piles en sélectionnant des particules de charge requise.

Sa taille nanométrique lui permet de voir et de démonter les grosses molécules en cueillant leurs atomes comme s'ils étaient des fruits sur un arbre.

Il les analyse par résonance de plasmons de surface ou avec le microscope à balayage de son « chef d'orchestre », l'ordinateur qui correspond sans cesse avec lui.

Toutefois, en ce moment, il ne fait rien de tout cela. Son antenne réceptrice n'est pas abîmée mais il ne reçoit plus de message de son intelligence artificielle.

Elle a été pulvérisée lors de l'alunissage raté de leur vaisseau sur OBERON.

Il n'a pas subi le même sort car son container est heureusement tombé sur un monticule de poussières recouvrant une structure relativement molle ayant nettement amorti le choc.

Plusieurs « Perles de survie » contenant les nanorobots ont pu être préservées en échappant soit au feu de l'explosion lors de l'impact, soit à l'enfermement dans les glaces. Certains de ses congénères ont survécu et l'ont imité en s'éparpillant au hasard, privés de leur guide.

Il erre ainsi depuis longtemps, des heures ou des années, il ne sait plus car les nanites n'ont pas d'horloge interne et sont incapables de mesurer le temps. Il fait penser à une fourmi qui dessine des arabesques ne trouvant plus les traces de ses semblables, à la recherche de substances nutritives.

Il détecte de la glace en abondance, d'accord, mais pas une molécule d'acide phosphorique ou de carbone dans le secteur ! Que des silicates et d'autres éléments peu utiles.

Tout avait très mal commencé, en fait, avec l'alunissage transformé en crash, loin du site prévu, probablement en raison de la tempête solaire ayant rendu fous les capteurs électroniques, le lieu choisi étant trop près de la limite de la magnétosphère d'Uranus .

Ces quelques kilomètres d'erreur représentaient une immensité pour des êtres de sa taille. Impossible de retrouver le cratère ciblé à priori très riche en composants nécessaires à la multiplication des nanorobots. La « gelée grise » de DREXLER n'était plus d'actualité sur cette lune perdue aux confins de notre système solaire.

Puck rampe patiemment, attendant de trouver de quoi se multiplier car c'est le dernier programme qu'il a enregistré. Son mode de déplacement à l'aide de huit petites tiges articulées ne lui permet pas d'aller bien vite, contrairement aux nanites en forme de puces qui le dépassaient sans mal lors des essais en laboratoire, comme le lièvre de l'antique fable laissait la tortue sur place.

Grâce à sa taille infime, il continue à s'immiscer entre de grosses molécules qu'il ne peut s'empêcher de « goûter ». Il ne connaît pas la peur de mourir coincé dans les ténèbres et poursuit son chemin entre ces boules à la saveur inconnue. Il ressemble aux insectes microscopiques que l'on observe entre les lames de microscope animés de soubresauts. Il suivra, jusqu'au bout, son instinct qui le pousse à trouver quelque chose de très précis : les substances qui lui permettront de répliquer son ADN !

Malheureusement l'environnement n'est fait que d'arséniates, de nitrates et de silice en grande quantité, sous forme de silicone, la substance qui lui a sauvé la vie, en adoucissant le choc lors du crash de son module.

Mais un beau jour, le cours des choses se modifie ! Des parois s'écartent devant lui comme par magie. On dirait qu'elles n'attendaient que ça : ouvrir un passage pour accueillir un invité.

Il palpe les alentours avec ses deux mandibules antérieures et constate que le milieu est légèrement plus fluide. Les molécules se dérobent aussi sous ses pattes et il se met presque à nager !

Il « barbotte » ainsi un bon moment et finit par glisser le long d'une structure organisée faite d'éléments à priori sans objet et qu'il n'a pas répertoriés. Cependant un détail lui saute aux yeux, l'interpelle : ces molécules inutiles pour lui apparaissent de façon itérative et régulière. Elles évoquent une structure qu'il connaît bien : une double hélice d'ADN.

Un ADN étrange, d'accord, mais présentant bien deux brins et des structures ressemblant à des bases nucléotidiques.

N'ayant rien d'autre à faire et aiguisé par une curiosité nouvelle, il se décide à le détailler pour tromper son ennui. Il commence alors l'inventaire de ce filament inconnu mais cohérent, différent mais ressemblant. « Il a un air de famille », se dit, machinalement, le petit robot.

Est-ce l'environnement qui le rend si perspicace ? Voilà qu'il prend soudain conscience de la présence, autour de lui, de substances lui permettant de procéder aussi à quelques autoréplifications. La chance semble tourner !

Il décide alors de s'autocopier pour avoir du renfort. Dire qu'il se morfondait inutile et solitaire !

Le Puck n° 2 est vite fait et suivent le troisième et le quatrième. Après la seconde reproduction, ils auraient dû se trouver à huit mais le n° 6 n'en fait qu'à sa tête et donne sa démission. Il faudra un jour lui demander pourquoi...

Finalement, les sept nanites se mettent au travail de concert car la phase d'auto réplification s'arrête, faute de nourriture. Leur instinct leur dicte soudain de répliquer l'ADN présent dans le secteur même s'il semble abîmé et incomplet par endroits !

S'ils le pouvaient, ils se mettraient à chanter en allant au boulot.

Très vite, chacun semble se spécialiser. Numéro 2 détricote savamment les morceaux endommagés comme voulait reconstituer un puzzle. Numéro trois part de mauvais gré, en quête de ravitaillement, traînant presque les pieds. Le quatre remplace timidement les bases arséniées. Il est difficile de motiver le cinquième qui semble engourdi et le sixième qui comprend à peine ce qui se passe. Le dernier est pris de soubresauts à chaque fois qu'il touche une molécule à base de silicium comme s'il était allergique !

Puck premier, pris d'une intuition créatrice soudaine va, quant à lui, insérer un morceau de son l'ADN originel entre deux gènes aliens fraîchement réparés, créant ainsi une chimère.

L'ensemble prend forme peu à peu et vient le moment de poser l'ultime base arsénisée. Puck place la dernière pierre à l'édifice lui-même, fier de terminer la rénovation de la structure.

A cet instant le brin d'ADN se met à vibrer !

III

En cette fin de 23^e siècle, les Humains sont glorieux, sans maîtres ni Dieux!

Les collapsistes d'il y a cent ans iraient la « queue basse » : tous les cataclysmes annoncés par ces oiseaux de mauvais augure ont été évités, et de loin, grâce aux découvertes scientifiques et aux progrès technologiques de l'âge d'or, cette période durant laquelle les nanorobots, les moteurs à hydrogène, le développement des OGN et le recyclage systématique ont permis de produire assez de ressources pour nourrir, chauffer et soigner quinze milliards d'humains, qui plus est, en relançant la biodiversité et en diminuant la pollution.

Quant au climat, les effets annoncés d'un réchauffement de l'atmosphère sont restés aux abonnés absents : la transformation à grande échelle de l'eau de mer en eau douce a réglé la question du niveau des océans et les épisodes de sécheresse récurrents.

Ainsi, l'Homme, libéré de ses problèmes domestiques, a pu se consacrer à nouveau à l'exploration spatiale encore facilitée par la découverte des antigravitons par un savant visionnaire, Le Dr Bill FARMAN qui démontra que la somme des charges d'un graviton et de son antiparticule n'était pas nulle !

La Lune, Mars et Vénus, exploitées et rentables, il faut aller plus loin. Le temps des planètes gazeuses est arrivé avec leurs lunes si riches en métaux de tous genres.

Les Hommes voyagent à bord de gigantesques structures en orbite solaire qui ont supplanté les vaisseaux interplanétaires. La présence de tous ces gens dans l'immensité intersidérale est également liée à la surpopulation qui régnait sur la Planète Mère, maintenant

devenue un havre de paix et de pèlerinage où viennent se ressourcer les « Homo Spatii », nouveau nom des Humains.

Rosalinde est une de ces spationautes. Elle supervise les navettes de débarquement qui les transportent avec des robots depuis les stations spatiales jusqu'aux planètes telluriques ou aux lunes plus lointaines.

C'est une très jolie septuagénaire en pleine force de l'âge mais sa réputation dépasse de loin cette beauté qui lui a fait pratiquer le mannequinat dans sa première jeunesse. Elle est, cependant, surtout reconnue pour ses compétences en matière de pilotage et a même été décorée après avoir évité un crash alors que son vaisseau était en perte en cause d'une dysfonction majeure de son système informatique.

Adam, son partenaire de vie, biologiste de son état, est également présent à bord comme leurs cinq enfants dont le dernier est encore en gestation artificielle dans une matrice.

Ces heureux parents étaient ensemble à la projection des sagas « Alien » et « Star Trek », au ciné-club, la semaine dernière. On avait retrouvé ces reliques cinématographiques dans des ruines lors de fouilles effectuées avant la construction d'un nouveau complexe commercial interplanétaire de la ville européenne de Bordeaux.

Tous les officiers présents s'étaient amusés comme des enfants à la vue des engins monocoques et de leurs occupants habillés de façon désuète. La boisson locale, toujours élaborée de façon ancestrale, emmenée à bord et versée en accompagnement du spectacle en 2D, avait, il faut l'avouer, également contribué à créer cette ambiance festive.

C'était l'une des rares occasions de sourire, les Humains étant devenus pour la plupart aussi gais que des portes de prison.

Ils avaient perdu l'envie, « l'envie d'avoir envie » comme le chantait l'un des derniers philosophes du 20^e siècle devant les foules enthousiastes qui l'écoutaient ainsi que l'attestaient plusieurs documents. Désormais, plus personne ne fredonnait quoi que ce soit !

Qu'est ce qui rendait tout ce beau monde aussi morose ? Était ce la vie dans les espaces infinis, vides et vertigineux ? Ou l'émerveillement teinté d'hébétude devant le spectacle de l'univers et des amas galactiques aux formes étranges et poétiques ? L'ivresse provoquée par les vitesses atteintes ou encore l'étonnement lors des premiers pas sur chaque planète ou nouvelle lune, qui avaient peu à peu diminués jusqu'à céder

place à la routine ?

Il n'y avait plus rien pour égayer les routes astrales ; ni arbre, ni monument historique, ni panorama remarquable ! Les étoiles elles-mêmes n'étaient pas toujours visibles.

Le système solaire ne semblant plus vouloir les surprendre, ils s'étaient alors connectés à l'IA Collective afin d'empêcher l'ennui de gagner leurs esprits, risquant de le voir se transformer en ce redoutable « mal de l'espace » qui emportait certains spationautes vers une forme de démence.

Chacun pouvait à tout moment se brancher à « Mémé », la Mémoire-Mère, pour les intimes, un gigantesque Métavers, monde informatique dans lequel on pouvait littéralement développer une seconde vie. On y achetait des domaines privés, y louait des avatars, y travaillait pour gagner de la cryptomonnaie, y faisait des affaires, tout comme dans le réel.

On y avait accès à tous les savoirs, tous les jeux et tous les plaisirs virtuels, les désirs pouvant ainsi être exhaussés sans faille grâce à « la réalité augmentée ». Les Humains en avaient fait leur nouvelle drogue, nécessaire pour affronter le mur angoissant de la mort, certes repoussé sans cesse mais toujours présent car la chair n'est pas éternelle.

Mais ce ne fut pas suffisant !

De nouveaux guides spirituels firent leur apparition. D'après eux, l'énergie vitale se transformait sans disparaître et la Pensée humaine était de ce fait probablement immortelle. Les Dieux juges et punisseurs n'existaient pas, les religions devenaient ridicules. Ils enseignèrent une nouvelle philosophie aux Hommes, convertis en quelques décennies à « l'agnosticisme ouvert ».

Les scientifiques eux-mêmes adoptèrent ce principe et l'on assista à l'abandon progressif des sciences humaines trop abstraites au bénéfice de celles plus concrètes et soucieuses avant tout du bien être Humain.

On s'était également rendu compte que savoir ce qui se passe à l'intérieur d'une particule quantique ou dans le multivers voisin ne pouvait plus avoir d'application pratique et que chaque réponse entraînait de plus en plus de questions donc de moyens nécessaires pour y répondre !

En bons agnostiques pragmatiques, les nouveaux scientifiques se

dirent que plus tard, on saurait peut-être de quoi il en retourne de la matière et tout le toutim ! En attendant, place aux progrès palpables !

Ainsi, l'Humanité avançait sans cap prédéfini, opiniâtre et patiente, sans enthousiasme ni utopie ; mais quelque peu blasée, espérant « la bonne nouvelle », autrement dit, un nouveau messie s'il devait y en avoir un !

Rosalinde est soudain tirée de ses pensées philosophiques quand un mail lui demande de se rendre au poste de commandement. Son prochain job serait de déposer une équipe d'archéologues-enquêteurs sur OBERON à la recherche de traces d'alunissage de la mission de nanorobots envoyée il y a un siècle ; ou du moins, ce qu'il en restait car on avait perdu tout contact.

Elle détache alors son module qui part lentement à la dérive vers l'imposante structure du quartier général située au cœur de la nuée.

CONCLUSIONS, LE ROI DU MONDE, RENÉ GUÉNON, 1927

Du témoignage concordant de toutes les traditions, une conclusion se dégage très nettement : c'est l'affirmation qu'il existe une « Terre Sainte » par excellence, prototype de toutes les autres « Terres Saintes », centre spirituel auquel tous les autres centres sont subordonnés. La « Terre Sainte » est aussi la « Terre des Saints », la « Terre des Bienheureux », la « Terre des Vivants », la « Terre d'immortalité » ; toutes ces expressions sont équivalentes, et il faut y joindre encore celle de « Terre Pure », que Platon applique précisément au « séjour des Bienheureux ».

On situe habituellement ce séjour dans un « monde invisible » ; mais, si l'on veut comprendre ce dont il s'agit, il ne faut pas oublier qu'il en est de même des « hiérarchies spirituelles » dont parlent aussi toutes les traditions, et qui représentent en réalité des degrés d'initiation. Dans la période actuelle de notre cycle terrestre, c'est-à-dire dans le Kali-Yuga, cette « Terre Sainte », défendue par des « gardiens » qui la cachent aux regards profanes tout en assurant pourtant certaines relations extérieures, est en effet invisible, inaccessible, mais seulement pour ceux qui ne possèdent pas les qualifications requises pour y pénétrer.

Maintenant, sa localisation dans une région déterminée doit elle être regardée comme littéralement effective, ou seulement comme symbolique, ou est-elle à la fois l'un et l'autre ?

À cette question, nous répondrons simplement que, pour nous, les faits géographiques eux mêmes, et aussi les faits historiques, ont, comme tous les autres, une valeur symbolique, qui d'ailleurs, évidemment, ne leur enlève rien de leur réalité propre en tant que faits, mais qui leur confère, en outre de cette réalité immédiate, une signification supérieure.

La N.U.I.E 24 est un concours d'écriture interactive en 3 semaines et une nuit, le 10 août 2024 . Sa deuxième édition a lieu à la Chapêlmêle, avec le collectif null.part.

Thème : non Lieu

Phrase : "Pour une raison ou pour une autre"
(doit être dite 3 fois)

Personnage : Le Gardien,
qui propose de sortir (ou non) du récit

Accessoire : Carte

Interaction : Proposer un indice



Le C.O.G

Le Cercle de l'Orbite Galactique
